

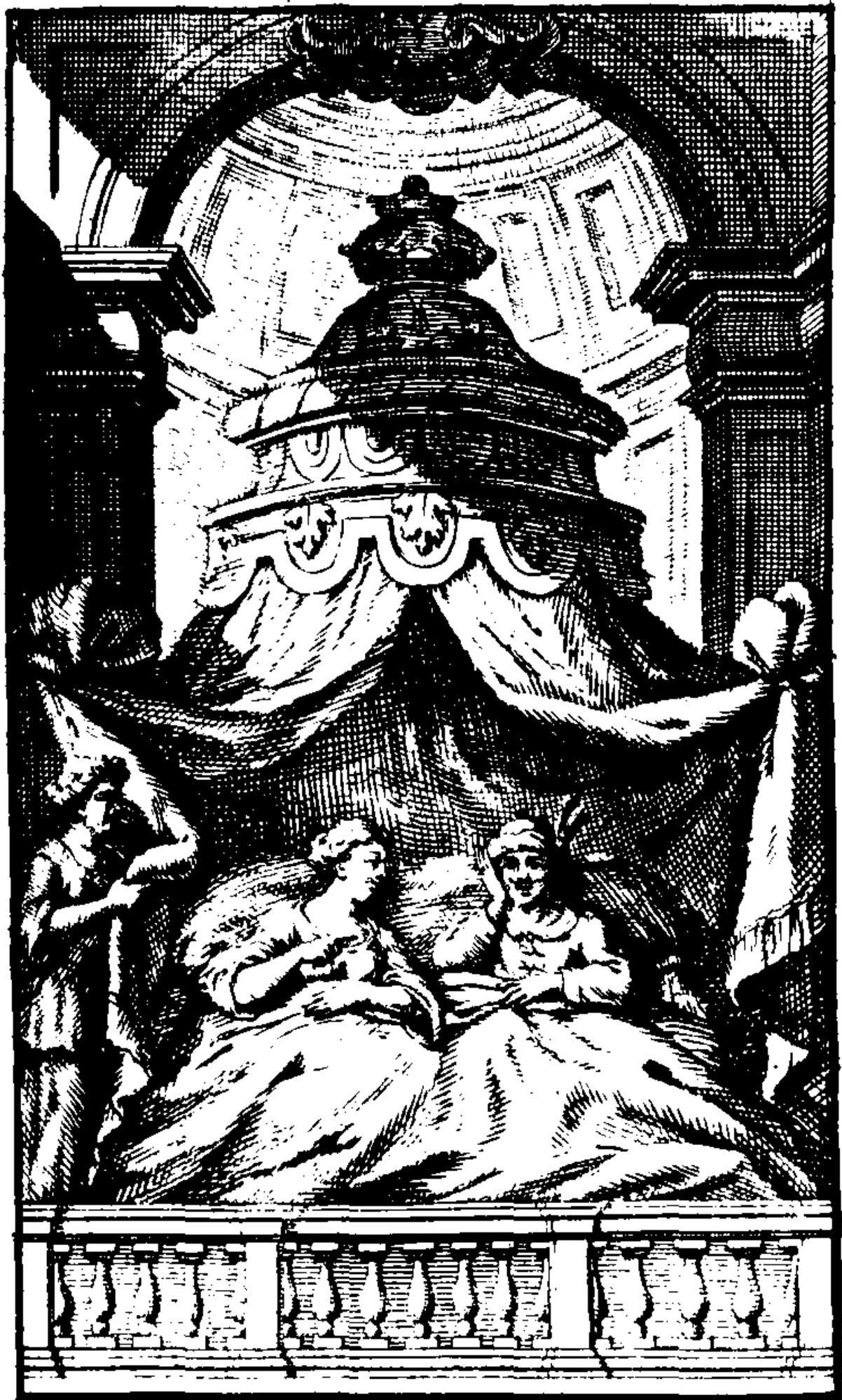


Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LES MILLE ET UNE NUIT.

LES MILLE
ET
UNE NUIT
CONTES ARABES.

*Traduits en François par Mr.
GALLAND, Professeur &
Lecteur Royal en Lan-
gue Arabe & Anti-
quaire du Roi.*

TOME HUITIEME.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A LA HAYE,
Chez JEAN MART. HUSSON.

M. DCC. LXI.

LES MILLE

ET

UNIVERSIT

CONTRAS AIBER.

THE UNIVERSITY OF
GARDLAND, PROVISIONS &
LAWSON ROAD ON LAW-
SON ROAD & NINE
ST. JOHN'S ROAD

UNIVERSITY OF

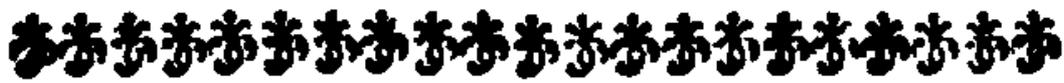
1917



UNIVERSITY

UNIVERSITY OF

UNIVERSITY



T A B L E

du VIII^{me}. Tome.

H istoire de Ganem, Fils d'Abou Ayoub, surnommé l'Esclave d'Amour,	page 1
Histoire du Prince Zeyn Alasnam, Et du Roi des Génies,	136
Histoire de Codadad Et de ses Frè- res,	184
Histoire de la Princesse de Derya- bar,	209

Fin de la Table.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 435

LECTURE 10: QUANTUM MECHANICS
Schrödinger equation
Wave functions
Probability density
Expectation values
Angular momentum
Spin
Hydrogen atom
Spectra

PROBLEM SET 10

1951



LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

*HISTOIRE de GANEM,
Fils d'Abou Ayoub, surnommé
l'Esclave d'Amour.*

Sire, dit Scheherazade
au Sultan des Indes : il
y avoit autrefois à Da-
mas un marchand, qui
par son industrie & par son tra-
vail avoit amassé de grands biens
dont il vivoit fort honorable-
ment. Abou Ayoub, c'étoit son
nom, avoit un fils & une fille.

Tome VIII.

A

Le

2 *Les mille & une Nuit,*
Le fils fut d'abord apellé Gannem, & depuis surnommé l'*Esclave d'Amour*. Il étoit très bien fait, & son esprit qui étoit naturellement excellent, avoit été cultivé par de bons maîtres que son père avoit pris soin de lui donner. Sa fille fut nommée * *Rose des cœurs*; parce qu'elle étoit pourvue d'une beauté si parfaite, que tous ceux qui la voyoient ne pouvoient s'empêcher de l'aimer.

Abou Ayoub mourut & laissa des richesses immenses. Cent charges de brocards & d'autres étoffes de soye qui se trouvèrent dans son magasin n'en faisoient que la moindre partie. Ces charges étoient toutes prêtes, & sur chaque bale on lisoit en gros caractères : *pour Bagdad*.

En ce tems - là Mohammed, fils de Soliman surnommé Zinebi,

* *En Arabe Alcolomb.*

bi, régnoit dans la ville de Damas, capitale de Surie. Son parent Haroun Alrafchid qui faisoit sa résidence à Bagdad, lui avoit donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de tems après la mort d'Abou Ayoub, Ganem s'entretenoit avec sa mère des affaires de leur maison, & à propos des charges de marchandises qui étoient dans le magasin, il demanda ce que vouloit dire l'écriture qu'on lisoit sur chaque bale. Mon fils, lui répondit sa mère, votre père voyageoit tantôt dans une province & tantôt dans une autre, & il avoit coutume avant son départ d'écrire sur chaque bale le nom de la ville où il se proposoit d'aller. Il avoit mis toutes choses en état pour faire le voyage de Bagdad & il étoit prêt à partir quand la mort. . . Elle n'eut pas la force d'ache-

4 *Les mille & une Nuit*,
ver; un souvenir trop vif de la
perte de son mari ne lui permit
pas d'en dire d'avantage & lui fit
verser un torrent de larmes.

Ganem ne put voir sa mère
attendrie, sans en être attendri lui-
même. Ils demeurèrent quel-
ques momens sans parler, mais
il se remit enfin, & lorsqu'il vit
sa mère en état de l'écouter, il
prit la parole: puique mon pé-
re, dit-il, a destiné ces mar-
chandises pour Bagdad, & qu'il
n'est plus en état d'exécuter son
dessein, je vais donc me disposer
à faire ce voyage. Je crois mé-
me qu'il est à propos que je pres-
se mon départ, de peur que ces
marchandises ne déperissent, ou
que nous ne perdions l'occasion
de les vendre avantageusement.

La veuve d'Abou Ayoub qui
aimoit tendrement son fils, fut
fort alarmée de cette résolution:
mon fils, lui répondit-elle, je ne
puis

puis que vous louez de vouloir imiter votre père ; mais songez que vous êtes trop jeune , sans expérience , & nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs, voulezvous m'abandonner & ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis acablée. Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux marchands de Damas , & nous contenter d'un profit raisonnable que de vous exposer à périr ?

Elle avoit beau combattre le dessein de Ganem par de bonnes raisons ; il ne les pouvoit goûter. L'envie de voyager & de perfectionner son esprit par une entière connoissance des choses du monde , le sollicitoit à partir & l'emporta sur les remontrances, les prières , & sur les pleurs même de sa mère. Il alla au marché des esclaves , en acheta de robustes, loua cent chameaux, & s'é-

6 *Les mille & une Nuit,*

tant enfin pourvû de toutes les choses nécessaires il se mit en chemin avec cinq ou six marchands de Damas, qui alloient négocier à Bagdad.

Ces marchands suivis de tous leurs esclaves, & accompagnés de plusieurs autres voyageurs composoient une Caravane si considérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bedoins, c'est à dire des Arabes, qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer & piller les Caravanes, quand elles ne sont pas assez fortes pour repousser leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route, ce qu'ils oublièrent facilement à la vûe de la ville de Bagdad, où ils arrivèrent heureusement.

Ils allèrent mettre pied à terre dans le Khan le plus magnifique & le plus fréquenté de la ville,
mais

mais Ganem qui vouloit être logé commodement & en particulier, n'y prit pas d'appartement. Il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin, afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très belle maison richement meublée, où il y avoit un jardin fort spacieux & fort agréable par la quantité de jets d'eau & de bosquets qu'on y voyoit.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison & qu'il se fût entièrement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement & se rendit au lieu public où s'assembloient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il étoit suivi d'un esclave qui portoit un paquet de plusieurs pièces d'étoffes & de toiles fines.

Les marchands reçurent Ga-

8 *Les mille & une Nuit,*

nem avec beaucoup d'honnêteté; & leur chef, ou syndic à qui d'abord ils s'adressa, prit & acheta tout le paquet aux prix marqué par l'étiquette qui étoit attachée à chaque pièce d'étoffe. Ganem continua ce negoce avec tant de bonheur, qu'il vendoit toutes les marchandises qu'il faisoit porter chaque jour.

Il ne lui restoit plus qu'une bale, qu'il avoit fait tirer du magazin & apporter chez lui, lors qu'un jour allant au lieu public, il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire: Il en demanda la cause, & on lui dit qu'un des premiers marchands qui ne lui étoit pas inconnu, étoit mort & que tous ses confrères suivant la coutume étoient allez à son enterrement.

Ganem s'informa de la Mosquée où se devoit faire la prière,
&

& d'où le corps devoit être porté au lieu de sa sepulture : & quand on le lui eut enseigné, il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises & prit le chemin de la Mosquée. Il y arriva que la prière n'étoit pas encore achevée ; & on la faisoit dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps que la parenté, accompagnée des marchands & de Ganem, suivit jusqu'au lieu de sa sepulture qui étoit hors de la ville & fort éloignée. C'étoit un édifice de pierre en forme de dôme , destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt. Comme cet édifice ne pouvoit contenir que peu de personnes, on avoit dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau & l'on y posa le corps ; puis on le referma. Ensuite l'E-

man & les autres ministres de la Mosquée s'affirent en rond sur des tapis sous la principale tente & recitèrent le reste des prières.. Ils firent aussi la lecture des chapitres de l'Alcoran prescrits pour l'enterrement des morts. Les parens & les marchands à l'exemple de ces ministres s'affirent en rond derrière eux.

Il étoit presque nuit lorsque tout fut achevé. Ganem qui ne s'étoit pas attendu à une si longue cérémonie, commençoit à s'inquiéter ; & son inquiétude augmenta quand il vit qu'on servoit un repas en mémoire du défunt, selon l'usage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avoient pas été tendues seulement contre l'ardeur du soleil ; mais aussi contre le serain, parce qu'on ne retourneroit à la ville que le lendemain. Ce discours alla à l'âme de Ganem. Je suis étranger, dit-

dit-il en lui-même, & je passe pour un riche marchand. Des voleurs peuvent profiter de mon absence & aller piller ma maison. Mes esclaves mêmes peuvent être tentés d'une si belle occasion. Ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu pour mes marchandises ; où les irai je chercher ? vivement occupé de ces pensées, il mangea quelques morceaux à la hâte & se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence ; mais comme il arrive assez souvent que plus on est pressé moins on avance, il prit un chemin pour un autre & s'égara dans l'obscurité, de manière qu'il étoit près de minuit quand il arriva à la porte de la ville, laquelle pour surcroît de malheur il trouva fermée. Ce contretems lui causa une peine nouvelle & il fut obligé de pren-

dre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit & attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un cimetière si vaste, qu'il s'étendoit depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venoit. Ils'avança jusqu'à des murailles assez hautes qui entouroient un petit champ, qui faisoit le cimetière particulier d'une famille & où étoit un palmier. Il y avoit encore une infinité d'autres cimetières particuliers, dont on n'étoit pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem trouvant ouvert celui où il y avoit un palmier, y entra & ferma la porte après lui. Il se coucha sur l'herbe & fit tout ce qu'il put pour s'endormir; mais l'inquiétude où il étoit de se voir hors de chez lui l'en empêcha. Il se leva, & après avoir, en se promenant, passé & repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pour

pourquoi. Aussi-tôt il aperçut de loin une lumière qui sembloit venir à lui. A cette vûe la frayeur le faisit, il poussa la porte qui ne se fermoit qu'avec un locquet & monta promptement au haut du palmier, qui, dans la crainte dont il étoit agité, lui parut le plus sur asile qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plustôt, qu'à la faveur de la lumière qui l'avoit efrayé, il distingua & vit entrer dans le cimetiére où il étoit, trois hommes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchoit devant avec une lanterne & les deux autres le suivoient chargez d'un cofre long de cinq à six pieds qu'ils portoient sur leurs épaules. Ils le mirent à terre, & alors un des trois esclaves dit à ses camarades; frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce cofre & nous re-

A 7

pren-

14 *Les mille & une Nuit* ;
prendrons le chemin de la ville.
Non, non, répondit un autre,
ce n'est pas ainsi qu'il faut exé-
cuter les ordres que nôtre maî-
tresse nous donne. Nous pour-
rions nous repentir de les avoir
négligés : enterrons ce coffre,
puis qu'on nous l'a commandé.
Les deux autres esclaves se ren-
dirent à ce sentiment ; ils com-
mencèrent à remuer la terre a-
vec des instrumens qu'ils avoient
aportez pour cela , & quand ils
eurent fait une profonde fosse ,
ils mirent le coffre dedans , & le
couvrirent de la terre qu'ils a-
voient ôtée. Ils sortirent du ci-
metière après cela & s'en retour-
nèrent chez eux.

Gauem , qui du haut du pal-
mier avoit entendu les paroles
que les esclaves avoient pronon-
cées, ne favoit que penser de cet-
te aventure. Il jugea qu'il falloit
que ce coffre renfermât quelque
cho-

chose de précieux, & que la personne à qui il appartenoit avoit ses raisons pour le faire cacher dans ce cimetiére. Le depart des esclaves lui ayant ôté sa frayeur, il resolut de s'en éclaircir, & descendant sur le champ du palmier, il se mit à travailler sur la fosse & il y employa si bien les pieds & les mains, qu'en peu de tems il vit le cofre à decouvert ; mais il le trouva fermé d'un gros cademat. Il fut très mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchoit de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage, & le jour venant à paroître sur ces entrefaites lui fit découvrir dans le cimetiére plusieurs gros cailloux. Il en choisit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cademat. Alors plein d'impatience il ouvrit le cofre ; mais au lieu d'y trouver de l'argent, comme

il

il se l'étoit imaginé, Ganem fut dans une surprise que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune dame d'une beauté sans pareille. A son teint frais & vermeil, & encore plus à une respiration douce & réglée, il connut qu'elle étoit pleine de vie; mais il ne pouvoit comprendre, pourquoi, si elle n'étoit qu'endormie, elle ne s'étoit pas reveillée au bruit qu'il avoit fait en forçant le cademat. Elle avoit un habillement si magnifique, des bracelets & des pendans d'oreilles de diamans, avec un collier de perles fines, si grosses qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une des premières dames de la cour. A la vûe d'un si bel objet non seulement la pitié & l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger; mais même quelque chose de plus fort, que Ganem alors ne pou-

pouvoit pas bien démêler , le portèrent à donner a cette jeune beauté tout le secours qui dependoit de lui.

Avant toutes choses, il alla fermer la porte du cimetiére que les esclaves avoient laissée ouverte. Il revint ensuite prendre la dame entre ses bras ; il la tira hors du cofre & la coucha sur la terre qu'il avoit ôtée. La dame fût à peine dans cette situation & exposée au grand air , qu'elle éternua & qu'avec un petit éfort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur, dont il parut qu'elle avoit l'estomac chargé. Puis entr'ouvrant & se frottant les yeux, elle s'écria d'une voix dont Ganem, qu'elle ne voyoit pas , fut enchanté : * 1. Fleur du jardin :

2.

* 1. Zohorob - Bostan. 2. Schagrom Marglan 3. Castabos Souccar. 4. Nouron Nibar. 5. Nag'matos-Sobi. 6. Nouzhatos-Zaman.

2. Branche du corail : 3. Canne de sucre : 4. Lumière du jour : 5. Etoile du matin : 6. Delices du tems : parlez donc, où êtes-vous ? C'étoient autant de noms de femmes esclaves qui avoient coutume de la fervir. Elles les appelloit ; & elle étoit fort étonnée de ce que personne ne répondoit. Elle ouvrit enfin les yeux, & se voyant dans un cimetière, elle fut saisie de crainte : Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts ressuscitent-ils ? Sommes nous au jour du jugement ? Quel étrange changement du soir au matin !

Ganem ne voulut pas laisser la dame plus long-tems dans cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussi-tôt avec tout le respect possible & de la manière la plus honnête du monde : madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que foiblement la joye que

que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu, & de pouvoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes.

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premièrement qui il étoit, & par quel hazard il se trouvoit dans ce cimetière. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves & de quelle manière ils avoient enterré le coffre. La dame qui s'étoit couvert le visage de son voile des que Ganem s'étoit présenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avoit. Je rends graces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable, je vous conjure de ne la pas laisser impar-

parfaite. Allez, de grace, dans la ville chercher un muletier qui vienne avec un mulet me prendre & me transporter chez vous dans ce même cofre. Car si j'allois avec vous à pied, mon habillement étant différent de celui des dames de la ville, quelqu'un y pourroit faire attention & me suivre, ce qui m'est de la dernière importance de prévenir. Quand je ferai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le recit que je vous ferai de mon histoire, & cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le cofre hors de la fosse, qu'il combla de terre: remit la dame dans le cofre & l'y renferma desorte qu'il ne paroïssoit pas que le cademat eut été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma point

point exactement le coffre & y laissa entrer de l'air. En sortant du cimetière, il tira la porte après lui, & comme celle de la ville étoit ouverte, il eut bien-tôt trouvé ce qu'il cherchoit. Il revint au cimetière où il aida le muletier à charger le coffre en travers sur le mulet. Et pour lui ôter tout soupçon, il lui dit qu'il étoit arrivé la nuit avec un autre muletier, qui pressé de s'en retourner, avoit déchargé le coffre dans ce cimetière.

Ganem qui depuis son arrivée à Bagdad ne s'étoit occupé que de son négoce, n'avoit pas encore éprouvé la puissance de l'amour dont il sentit alors les premiers traits. Il n'avoit pû voir la jeune dame sans en être ébloui, & l'inquiétude dont il se sentit agité en suivant de loin le muletier, & la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui
lui

22 *Les mille & une Nuit*,
lui fit perdre sa conquête, lui ap-
prirent à démêler ses sentimens.
Sa joye fut extrême, lors qu'é-
tant arrivé heureusement chez
lui, il vit décharger le cofre. Il
renvoya le muletier, & ayant fait
fermer par un de ses esclaves la
porte de sa maison, il ouvrit le
cofre, aida la dame à en sortir, lui
présenta la main & la conduisit à
son appartement en la plaignant
de ce qu'elle devoit avoir sou-
fert dans une si étroite prison. Si
j'ai souffert, lui dit-elle, j'en suis
dédommée par ce que vous a-
vez fait pour moi, & par le plaisir
que je sens à me voir en sûreté.

L'appartement de Ganem tout
richement meublé qu'il étoit a-
tira moins les regards de la dame
que la taille & la bonne mine de
son libérateur, dont la politesse
& les manières engageantes lui
inspirèrent une vive reconnois-
sance. Elle s'assit sur un sofa, &
pour

pour commencer à faire connoître au marchand combien elle étoit sensible au service qu'elle en avoit reçu , elle ôta son voile. Ganem de son côté sentit toute la grace qu'une dame si aimable lui faisoit de se montrer à lui le visage découvert , ou plutôt il sentit qu'il avoit déjà pour elle une passion violente. Quelque obligation qu'elle lui eût , il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentimens de Ganem & n'en fut point alarmée , parce qu'il paroissoit fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avoit besoin de manger , & ne voulant charger personne que lui-même du soin de regaler une hôtesse si charmante , il sortit suivi d'un esclave & alla chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur il passa chez un fruitier où il choisit les plus beaux

24 *Les mille & une Nuit*,
beaux & les meilleurs fruits. Il
fit aussi provision d'excellent vin
& du même pain qu'on mange-
oit au palais du Calife.

Des qu'il fut de retour chez
lui, il dressa de sa propre main
une pyramide de tous les fruits
qu'il avoit acheté, & les servant
lui-même à la dame dans un bas-
sin de porcelaine très fine : ma-
dame, lui dit-il, en attendant un
repas plus solide & plus digne de
vous, choisissez, de grace prenez
quelques-uns de ces fruits. Il
vouloit demeurer debout ; mais
elle lui dit qu'elle ne toucheroit
à rien qu'il ne fût assis & qu'il ne
mangeât avec elle. Il obéit, &
après qu'ils eurent mangé quel-
ques morceaux, Ganem remar-
quant que le voile de la dame,
qu'elle avoit mis auprès d'elle
sur le sofa, avoit le bord brodé
d'une écriture en or, lui deman-
da la permission de voir cette
bro-

broderie. La dame mit aussi-tôt la main sur le voile & le lui présenta en lui demandant s'il savoit lire? Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand feroit mal ses affaires s'il ne savoit au moins lire & écrire. Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile ; aussi bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire.

Ganem prit le voile & lut ces mots : *Je suis à vous, & vous êtes à moi, ô descendant de l'oncle du Prophete.* Ce descendant de l'oncle du Prophete étoit le Calife Haroun Alraschid, qui regnoit alors & qui descendoit d'Abbas, oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le sens de ces paroles : Ah! Madame, s'écria-t-il tristement, je viens de vous donner la vie, & voila une écriture qui me donne la mort ! Je n'en comprends pas

tout le mystère ; mais elle ne me fait que trop connoître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez - moi, Madame, la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pû vous voir sans vous donner mon cœur. Vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a point été en mon pouvoir de vous le refuser, & c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je m'étois proposé de toucher le vôtre par mes respects, mes soins, mes complaisances, mes assiduités, mes soumissions, & par ma constance ; & à peine ai je conçu ce dessein flateur, que me voila déchû de toutes mes espérances. Je ne réponds pas de soutenir long-tems un si grand malheur ; mais quoi qu'il en puisse être, j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez, Madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclair-

claircissement de ma triste destinée.

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre quelques larmes. La dame en fut touchée ; loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venoit d'entendre, elle en sentit une joye secrète, car son cœur commençoit à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois, & comme si elle n'eût pas fait d'attention au discours de Ganem : Je me serois bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile, si j'eusse crû qu'il dût vous causer tant de déplaisir ; & je ne vois pas que le choses que j'ai à vous dire doivent rendre vôtre sort aussi déplorable que vous vous l' imaginez.

Vous saurez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme *

Tour-

28 *Les mille & une. Nuit,*

Tourmente. Nom qui me fut donné au moment de ma naissance, à cause que l'on jugea que ma vûe causeroit un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le Calife Haroun Alraschid mon souverain maître & le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainsi.

On m'amena dans son palais dès mes plus tendres années, & j'y ai été élevée avec tout le soin que l'on a coûtume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner, & cela joint à quelques traits de beauté m'atira l'amitié du Calife, qui me donna un appartement particulier auprès du sien. Ce Prince n'en demeura pas à cette distinction : il nomma vingt femmes pour me servir avec autant d'eu-

nu-

nuques; & depuis ce tems-la il m'a fait des présens si considérables que je me suis vûe plus riche qu'aucune Reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par là que Zobéide, femme & parente du Calife, n'a pû voir mon bonheur sans en être jalouse. Quoique Haroun ait pour elle toutes les considérations imaginables, elle a cherché toutes les occasions possibles de me perdre.

Jusqu'à présent je m'étois assez bien garantie de ses pièges; mais enfin j'ai succombé au dernier effort de sa jalousie, & sans vous, je serois à l'heure qu'il est dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes esclaves qui me présenta hier au soir dans de la limonade une drogue qui cause un assoupissement si grand, qu'il est aisé de disposer de ceux à qui l'on en fait prendre,

dre, & cet assoupissement est tel que pendant sept ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de faire ce jugement que j'ai le sommeil léger, & que je m'éveille au moindre bruit.

Zobéide pour exécuter son mauvais dessein a pris le tems de l'absence du Calife, qui depuis peu de jours est allé se mettre à la tête de ses troupes, pour punir l'audace de quelques Rois voisins qui se sont liguez pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture ma rivale, toute furieuse qu'elle est, n'auroit osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne sais ce qu'elle fera pour dérober au Calife la connoissance de cette action; mais vous voyez que j'ai un très grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie: je ne ferez point en sûreté chez vous, tant que le Calife se-

sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrète, car si Zobéide aprenoit l'obligation que je vous ai, elle vous puniroit vous-même de m'avoir conservée.

Au retour du Calife, j'aurai moins de mesures à garder. Je trouverai moyen de l'instruire de tout ce qui s'est passé, & je suis persuadée qu'il sera plus empressé que moi-même à reconnoître un service qui me rend à son amour.

Aussi-tôt que la belle favorite d'Haroun Alraschid eut cessé de parler, Ganem prit la parole : Madame, lui dit-il, je vous rends mille graces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander ; & je vous supplie de croire que vous êtes ici en sûreté. Les sentimens que vous m'avez inspiré vous répondent de ma discrétion : pour

celle de mes esclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourroient manquer à la fidélité qu'ils me doivent, s'ils favoient par quel hazard & dans quel lieu j'ai eue le bonheur de vous rencontrer ; mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner, & j'oserois bien vous assurer qu'il n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles esclaves, qu'ils ne seront nullement surpris de vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une, & que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi de la manière qu'ils l'ont vû. Ayez donc l'esprit en repos la-dessus, & soyez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un Monarque aussi grand que le notre. Mais quelle
que

que soit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, Madame, que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je sais bien, & je ne l'oublierai jamais, que *ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave*; mais je vous aimois avant que vous m'eussiez appris que votre foi est engagée au Calife; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion, qui, quoiqu'encore naissante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite correspondance. Je souhaite que votre auguste & trop heureux amant vous vange de la malignité de Zobéide en vous rappelant auprès de lui; & quand vous vous verrez rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ganem qui n'est pas moins votre conquête que le Calife. Tout puissant qu'il est, ce prin-

ce, si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse, je me flate qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime, & je ne cesserai point de brûler pour vous, en quelque lieu du monde que j'aie expirer après vous avoir perdue.

Tourmentes s'aperçut que Gagnem étoit pénétré de la plus vive douleur; elle en fut attendrie, mais voyant l'embaras où elle alloit se jeter en continuant la conversation sur cette matière, qui pouvoit insensiblement la conduire à faire paroître le penchant qu'elle se sentoit pour lui; Je vois bien, dit-elle, que ce discours vous fait trop de peine; laissons le, & parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joye, quand je songe que sans votre secours je serois privée de la lumière du jour. Hen-

Heureusement pour l'un & pour l'autre on frapa à la porte en ce moment. Ganem se leva pour aller voir ce que ce pouvoit être : & il se trouva que c'étoit un de ses esclaves qui venoit lui annoncer l'arrivée du traître. Ganem qui pour plus grande précaution, ne vouloit pas que ses esclaves entraffent dans la chambre où étoit Tourmente, alla prendre ce que le traître avoit aprêté & le servit lui-même à sa belle hôtesse, qui dans le fonds de son ame étoit ravie des soins qu'il avoit pour elle.

Après le repas, Ganem deservit comme il avoit servi, & quand il eut remis toutes choses à la porte de la chambre entre les mains de ses esclaves ; Madame, dit-il à Tourmente, vous serez peut-être bien aise de vous reposer présentement. Je vous laisse, & quand vous aurez pris quel-

que repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres.

En achevant ces paroles il sortit & alla acheter deux femmes esclaves. Il acheta aussi deux paquets; l'un de linge fin, & l'autre de tout ce qui pouvoit composer une toilette digne de la favorite du Calife. Il mena chez lui les deux esclaves & les présentant à Tourmente: Madame, lui dit-il, une personne comme vous a besoin de deux filles au moins pour la servir; trouvez bon que je vous donne celles-ci.

Tourmente admira l'attention de Ganem: Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai, mais j'espère que je ne mourrai pas ingrate, & que le Ciel me mettra bien-tôt en état de reconnoître toutes vos actions généreuses. Quand

Quand les femmes esclaves se furent retirées dans une chambre voisine où le jeune marchand les envoya, il s'assit sur le sofa où étoit Tourmente ; mais à certaine distance d'elle, pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion, & dit des choses très touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtoient toute espérance. Je n'ose même espérer, disoit-il, d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de sensibilité dans un cœur comme le vôtre, destiné au plus puissant prince du monde. Hélas ! dans mon malheur ce seroit une consolation pour moi si je pouvois me flater que vous n'avez pû voir avec indifférence l'excès de mon amour. Seigneur, lui répondit Tourmente. ... Ah ! Madame, interrompit Ganem à ce mot de Seigneur, c'est pour la seconde fois que vous me faites l'

honneur de me traiter de Seigneur : la présence des femmes esclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en pensois : au nom de Dieu, Madame, ne me donnez point ce titre d'honneur ; il ne me convient pas. Traitez-moi de grace comme votre esclave ; je le suis & je ne cesserai jamais de l'être.

Non, non, interrompit Tourmente à son tour, je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serois une ingrate si je disois, ou si je faisois quelque chose qui ne vous convint pas. Laissez-moi donc suivre les mouvemens de ma reconnoissance, & n'exigez pas pour prix de vos bienfaits, que j'en use malhonnêtement avec vous ; c'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, & je vous avouerai que je ne vois point

point d'un œil indifferant tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage: vous savez les raisons qui me condamnent au silence.

Ganem fut enchanté de cette déclaration. Il en pleura de joye; & ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire, que si elle savoit bien ce qu'elle devoit au Calife, il n'ignoroit pas de son côté, que *ce qui appartient au maître est defendu à l'esclave.*

Comme il s'aperçut que la nuit s'aprochoit, il se leva pour aller chercher de la lumière. Il en apporta lui-même, & de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la ville de Bagdad, où après avoir fait un bon repas à midi, on passe la soirée à manger quelques fruits & à boire du vin en s'entretenant agréablement
jus-

jusqu'à l'heure de se retirer.

Ils se mirent tous deux à table. D'abord il se firent des complimens sur les fruits qu'ils se présentoient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire. Et ils n'eurent pas plutôt bû deux ou trois coups qu'ils se firent une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ganem chantoit des vers qu'il composoit sur le champ & qui exprimoient la force de sa passion ; & Tourmente animée par son exemple composoit & chantoit aussi des chansons qui avoient du rapport à son aventure, & dans lesquelles il y avoit toujours quelque chose que Ganem pouvoit expliquer favorablement pour lui. A cela près, la fidélité qu'elle devoit au Calife y fut exactement gardée. La collation dura fort long tems ; la nuit étoit déjà

avancée, qu'ils ne songeoient pas encore à se séparer. Ganem cependant, crainte d'incommoder Tourmente, se retira dans un autre appartement & la laissa dans celui où elle étoit, & où les femmes esclaves qu'il avoit achetées entrèrent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette manière pendant plusieurs jours. Le jeune marchand ne sortoit que pour des affaires de la dernière importance, encore prenoit-il le tems que sa dame reposoit; car il ne pouvoit se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui étoit permis de passer auprès d'elle. Il n'étoit occupé que de sa chère Tourmente, qui de son côté entraînée par son penchant, lui avoua qu'elle n'avoit pas moins d'amour pour lui, qu'il en avoit pour elle. Cependant, quelque épris qu'ils fussent l'un de l'autre, la considération du Calife eut le pou-

42 *Les mille & une Nuit,*
pouvoir de les retenir dans les
bornes qu'elle exigeoit d'eux ;
ce qui rendoit leur passion plus
vive.

Tandis que Tourmente arrachée pour ainsi dire, des mains de la mort, passoit si agréablement le tems chez Ganem, Zobéïde n'étoit pas sans embarras au palais d'Haroun Alraschid.

Les trois esclaves ministres de sa vengeance, n'eurent pas plutôt été enlevé le coffre sans savoir ce qu'il y avoit dedans, ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne pût goûter un moment la douceur du sommeil : elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. Mon époux, disoit-elle,
aime

aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses favorites : que lui répondrai je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles ? Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagèmes, mais elle n'en étoit pas contente : elle y trouvoit toujours des difficultés, & elle ne savoit à quoi se déterminer. Ayant auprès d'elle une vieille dame qui l'avoit élevée dès sa plus tendre enfance, elle la fit venir dès la pointe du jour, & après lui avoir fait confidence de son secret ; ma bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils : si jamais j'en ai eu besoin, c'est dans cette occasion-ci, où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite, & de me donner un moyen de contenter le Calife.

Ma chère maîtresse, répondit la vieille dame, il eut beaucoup
mieux

44 *Les mille & une Nuit,*
mieux valu de ne vous pas mettre
dans l'embaras où vous êtes; mais
comme c'est une affaire faite, il
n'en faut plus parler. Il ne faut
songer qu'au moyen de tromper
le Commandeur des Croyans; &
je suis d'avis que vous fassiez tail-
ler en diligence une pièce de bois
en forme de cadavre. Nous l'en-
velopperons de vieux linges, & ap-
près l'avoir enfermée dans une
bière, nous la ferons enterrer
dans quelque endroit du palais;
ensuite sans perdre de tems, vous
ferez bâtir un mausolée de mar-
bre en dôme, sur le lieu de la sé-
pulture, & dresser une représen-
tation que vous ferez couvrir d'
un drap noir, & accompagner de
grands chandeliers & de gros
cierges à l'entour. Il y a encore
une chose pour suivre la vieille
dame, qu'il est bon de ne pas ou-
blier: Il faudra que vous preniez
le deuil, & que vous le fassiez
prea-

prendre à vos femmes aussi bien qu'à celles de Tourmente, à vos eunuques, & enfin à tous les officiers du palais. Quand le Calife fera de retour, qu'il verra tout son palais en deuil & vous-même, il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui, en disant que c'est à la considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mausolée, & qu'enfin vous avez fait à sa favorite tous les honneurs qu'il lui auroit rendus lui-même, s'il avoit été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême, il ira sans doute répandre des larmes sur son tombeau. Peut-être aussi, ajouta la Vieille, ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement; il pourra vous soupçonner

ner de l'avoir chassée du palais par jalousie, & regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper & l'empêcher de la faire chercher. Il est à croire qu'il fera déterrer & ouvrir la bière, & il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort si tôt qu'il verra la figure d'un mort enlevé. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait, & il vous en témoignera de la reconnoissance. Quant à la pièce de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville qui ne fera point l'usage qu'on en veut faire. Pour vous, Madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui présenta hier la limonade, d'anoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtresse morte dans son lit, & afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre; qu'elle ajoûte, qu'elle

le

le vous en a donné avis, & que vous avez déjà donné ordre à Mefrour de la faire ensevelir & enterrer.

D'abord que la vieille dame eut achevé de parler, Zobéïde tira un riche diamant de sa cassette & le lui mettant au doigt & l'embrassant; ah ! ma bonne mère, lui dit elle toute transportée de joye que je vous ai d'obligation ! Je ne me ferois jamais avisée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réüssir ; & je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la pièce de bois, & je vais donner ordre au reste.

La pièce de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéïde pouvoit souhaiter, & portée ensuite par la vieille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'ensevelit comme un
mort

48 *Les mille & une Nuit,*
mort & la mit dans une bière.
Puis Mesrou qui y fut trompé
lui-même, fit enlever la bière &
le phantôme de Tourmente que
l'on enterra avec les cérémonies
acoûtumées dans l'endroit que
Zobéide avoit marqué, & accom-
pagné des femmes esclaves de la
favorite, que celle qui avoit pré-
senté la limonade encourageoit
par ses cris & ses lamentations.

Dès le même jour, Zobéide fit
venir l'Architecte du palais &
des autres maisons du Calife, &
sur les ordres qu'elle lui donna,
le mausolée fut achevé en très
peu de tems. Des princesses aussi
puissantes que l'étoit l'épouse d'
un prince qui commandoit du
Levant au Couchant, sont tou-
jours obéis à point nommé dans
l'exécution de leurs volontés.
Elle eut aussi bien-tôt pris le
deuil avec toute sa cour, ce qui
fut cause que la nouvelle de la
mort

mort de Tourmente se répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre : car, comme je l'ai déjà dit, il ne fortoit presque point. Il l'apprit pourtant un jour : Madame, dit-il à la belle favorite du Calife, on vous croit morte dans Bagdad; & je ne doute pas que Zobéide elle-même n'en soit bien persuadée. Je benis le ciel d'être la cause & l'heureux témoin que vous vivez : & plût à Dieu que profitant de ce faux bruit vous voulussiez lier vôtre sort au mien & venir avec moi loin d'ici regner sur mon cœur; mais où m'emporte un transport trop doux? Je ne songe pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puissant prince de la terre, & que le seul Haroun Alraschid est digne de vous. Quand vous seriez capable de me le sacrifier; quand même vous voudriez me suivre,

90 *Les mille & une Nuit,*
devrois-je y consentir? Non, je
dois me souvenir sans cesse que *ce*
qui appartient au maître est défendu
à l'esclave.

L'aimable Tourmente quoi-
que sensible aux tendres mouve-
mens qu'il faisoit paroître, ga-
gnoit sur elle de n'y pas répon-
dre; Seigneur, lui dit-elle, nous
ne pouvons empêcher Zobéide
de triompher. Je suis peu surpri-
se de l'artifice dont elle se sert
pour couvrir son crime; mais lais-
sons-la faire: je me flate que ce
triomphe sera bien-tôt suivi de
douleur. Le Calife reviendra, &
nous trouverons moyen de l'in-
former secrettement de tout ce
qui s'est passé: cependant, pre-
nons plus de précautions que ja-
mais pour qu'elle ne puisse a-
prendre que je vis; je vous en ai
déjà dit les conséquences.

Au bout de trois mois le Calife
revint à Bagdad glorieux & vain-
queur

queur de tous les ennemis. Impatient de revoir Tourmente & de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers, il entre dans son palais. Il est étonné de voir les officiers qu'il y avoit laissez tous habillez de noir. Il en fremit sans savoir pourquoi; & son émotion redoubla, lorsqu'en arrivant à l'apartement de Zobéide il aperçut cette princesse qui venoit au devant de lui en deuil aussi-bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. Commandeur des Croyans, répondit Zobéide, je l'ai pris pour Tourmente votre esclave, qui est morte si promptement qu'il n'a pas été possible d'aporter aucun remède à son mal. Elle voulut poursuivre; mais le Calife ne lui en donna pas le tems. Il fut si saisi de cette nouvelle, qu'il en poussa un grand cri: ensuite

5.2. *Les mille & une Nuit*,

il s'évanouit entre les bras de Gifar son Visir, dont il étoit accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa foiblesse, & d'une voix qui marquoit son extrême douleur, il demanda où sa chère Tourmente avoit été enterrée. Seigneur, lui dit Zobéide, j'ai pris soin moi-même de ses funérailles, & n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture; je vais vous y conduire, si vous le souhaitez.

Le Calife ne voulut pas que Zobéide prit cette peine & se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il étoit, c'est à dire en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour, & la magnificence du mausolée, il s'étonna que Zobéide eût fait les obseques de sa rivale
avec

avec tant de pompe. Comme il étoit naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme, & pensa que sa maîtresse pouvoit n'être pas morte; que Zobéide profitant de sa longue absence l'avoit peut-être chassée du palais, avec ordre à ceux qu'elle avoit chargez de sa conduite, de la mener si loin que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon; car il ne croyoit pas Zobéide assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce Prince commanda qu'on ôtât la représentation, & fit ouvrir la fosse & la bière en sa présence; mais dès qu'il eut vu le linge qui envelopoit la pièce de bois, il n'osa passer outre. Ce religieux Calife craignit d'ôfenfer la religion, en permettant que l'on touchât au corps

54 *Les mille & une Nuit,*
de la defunte; & cette scrupu-
leufe crainte l'emporta fur l'a-
mour & fur la curiosité. Il ne
douta plus de la mort de Tour-
mente: il fit refermer la bière,
remplir la fosse & remettre la re-
présentation en l'état où elle é-
toit auparavant.

Le Calife se croyant obligé de
rendre quelque soin au tombeau
de sa favorite, envoya chercher
les ministres de la religion, ceux
du palais, & les lecteurs de l'Al-
coran; & tandis que l'on étoit oc-
cupé à les rassembler, il demeura
dans le mausolée, où il arrosa de
ses larmes la terre qui couvroit le
phantôme de son amante. Quand
tous les ministres qu'il avoit fait
appeler furent arrivez, il se mit à
la tête de la représentation, &
eux se rangèrent à l'entour & re-
citèrent de longues prières, a-
près quoi les lecteurs de l'Alco-
ran lûrent plusieurs chapitres.

La

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin & l'après-dînée, & toujours en présence du Calife, du grand Visir Giafar, & des principaux officiers de la cour, qui tous étoient en deuil aussi bien que le Calife, qui, durant tout ce tems-là, ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente, & ne voulut entendre parler d'aucune affaire.

Le dernier jour du mois, les prières & la lecture de l'Alcoran durèrent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant; & enfin lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi. Haroun Alraschid fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement & s'endormit sur un sofa entre deux dames de son palais, dont l'une assise au chevet, & l'autre aux pieds de son lit, s'occupoient durant son sommeil à

58 *Les mille & une Nuit*,
des ouvrages de broderie, & de-
meuroient dans un grand silence.
* Celle qui étoit au chevet &
qui s'apelloit Aube du jour, vo-
yant le Calife endormi, dit tout
bas à l'autre dame, Etoile du ma-
tin, car elle se nommoit ainsi : il
y a bien des nouvelles. Le Com-
mandeur des Croyans nôtre cher
Seigneur & maître sentira une
grande joye à son réveil, lorsqu'il
aprendra ce que j'ai à lui dire.
Tourmente n'est pas morte ; elle
est en parfaite santé. O ciel, s'é-
cria d'abord Etoile du matin,
toute transportée de joye, seroit-
il bien possible que la belle, la
douce & l'incomparable Tour-
mente fût encore au monde ? E-
toile du matin prononça ces pa-
roles avec tant de vivacité & d'
un ton si haut, que le Calife s'é-
veilla. Il demanda pourquoi on
avoit interrompu son sommeil.

Ab!

• *Neuronibar. Nagmatofabi.*

Ah ! Seigneur, reprit Etoile-du-matin, pardonnez-moi cette indiscretion ; je n'ai pû apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai senti un transport que je n'ai pû retenir. Hé qu'est elle donc devenue, dit le Calife, s'il est vrai qu'elle ne soit pas morte ? Commandeur des Croyans, répondit Aube du jour, j'ai reçu ce soir d'un homme inconnu, un billet sans signature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande sa triste aventure, & m'ordonne de vous en instruire. J'atendois pour m'aquiter de ma commission que vous eussiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir besoin après la fatigue & Donnez, donnez-moi ce billet, interrompit avec précipitation le Calife, vous avez mal à propos diféré de me le remettre.

Aube du jour lui présenta aussitôt le billet ; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience ; Tourmente y faisoit un détail de tout ce qui s'étoit passé ; mais elle s'étendoit un peu trop sur les soins que Ganem avoit d'elle. Le Calife naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobéïde, ne fut sensible qu'à l'infidélité qu'il s'imagina que Tourmente lui avoit faite. Hé quoi ! dit-il après avoir lû le billet, il y a quatre mois que la perfide est avec un jeune marchand dont elle a l'éfronterie de me vanter l'attention pour elle. Il y a trente jours que je suis de retour à Bagdad, & elle s'avise aujourd'hui de me donner de ses nouvelles ? l'ingrate ! pendant que je consume les jours à la pleurer, elle les passe à me trahir. Allons, vengeons nous d'une infidèle, & du jeune audacieux qui m'outrage.

ge.

ge. En achevant ces mots, ce prince se leva & entra dans une grande salle où il avoit la coutume de se faire voir, & de donner audience aux Seigneurs de sa cour. La première porte en fut ouverte & aussi-tôt les courtisans qui atendoient ce moment entrèrent. Le grand Visir Giafar parut, & se prosterna devant le trône où le Calife s'étoit assis. Ensuite il se releva & se tint debout devant son maître, qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il vouloit être obéi promptement : Giafar, ta présence est nécessaire pour l'exécution d'un ordre important dont je vais te charger. Prends avec toi quatre cens hommes de ma garde, & t'informe premièrement où demeure un marchand de Damas, nommé Ganem, fils d'Abou Ayoub. Quand tu le sauras, rends-toi à sa maison & fais la raser jusqu'aux fondemens ;

mais saisi toi auparavant de la personne de Ganem, & me l'amène ici avec Tourmente, mon esclave, qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier & faire un exemple du téméraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect.

Le Grand Visir après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au Calife, en se mettant la main sur la tête pour marquer qu'il vouloit la perdre plutôt que de ne lui pas obéir, & puis il sortit. La première chose qu'il fit, fut d'envoyer demander au Syndic des marchands d'étoffes étrangères & de toiles fines, des nouvelles de Ganem, avec ordre sur tout de s'informer de la rue & de la maison où il demeurait. L'officier qu'il chargea de cet ordre lui rapporta bien-tôt qu'il y avait quelques mois qu'il ne paroïssoit presque plus, & que
l'on

l'on ignoroit ce qui pouvoit le retenir chez lui, s'il y étoit. Le même officier aprit aussi à Giarfar, l'endroit où demeuroit Ganem, & jusqu'au nom de la veuve qui lui avoit loué la maison.

Sur ces avis auxquels on pouvoit se fier, ce ministre, sans perdre de tems se mit en marche avec les soldats que le Calife lui avoit ordonné de prendre; il alla chez le Juge de police, dont il se fit accompagner, & suivi d'un grand nombre de maçons & de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle étoit isolée, il disposa les soldats à l'entour, pour empêcher que le jeune marchand ne lui échapât.

Tourmente & Ganem achevoient alors de diner. La dame étoit assise près d'une fenêtre qui donnoit sur la rue. Elle entend

62 *Les mille & une Nuit,*
du bruit, elle regarde par la ja-
lousie, & voyant le grand Vifir
qui s'aprochoit avec toute sa sui-
te, elle jugea qu'on n'en vouloit
pas moins à elle qu'à Ganem. El-
le comprit que son billet avoit é-
té recû, mais elle ne s'étoit pas
attendue à une pareille réponse;
& elle avoit espéré que le Cali-
fe prendroit la chose d'une autre
manière. Elle ne savoit pas de-
puis quel tems ce prince étoit de
retour, & quoi qu'elle lui con-
nût du penchant à la jalousie, el-
le ne craignoit rien de ce côté là.
Cependant la vûe du grand Vi-
fir & des soldats la fit trembler,
non pour elle, à la vérité, mais
pour Ganem. Elle ne doutoit
point qu'elle ne se justifiât pour-
vû que le Calife voulût bien l'
entendre. A l'égard de Ganem
qu'elle cherissoit moins par re-
connoissance que par inclination,
elle prévoyoit que son rival irri-
té

té voudroit le voir & pourroit le condamner sur sa jeunesse & sa bonne mine. Prévenue de cette pensée, elle se retourna vers le jeune marchand : Ah ! Ganem, lui dit-elle, nous sommes perdus : c'est vous & moi que l'on cherche. Il regarda aussitôt par la jalousie & fut saisi de frayeur lorsqu'il aperçut les gardes du Calife le sabre nud, & le grand Visir avec le Juge de police à leur tête. A cette vûë il demeura immobile & n'eut pas la force de prononcer une seule parole. Ganem, reprit la favorite, il n'y a point de tems à perdre. Si vous m'aimez prenez vîte l'habit d'un de vos esclaves & frottez vous le visage & les bras de noir de cheminée. Mettez ensuite quelques-uns de ces plats sur vôtre tête; on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur & on vous laissera passer. Si l'on vous demande

où

64 *Les mille & une Nuit*,
où est le maître de la maison, ré-
pondez sans hésiter qu'il est au
logis. Ah ! Madame, dit à son
tour Ganem moins éfrayé pour
lui que pour Tourmente, vous
ne songez qu'à moi. Hélas ! qu'
allez vous devenir ? ne vous en
mettez pas en peine, reprit-elle,
c'est à moi d'y songer : à l'égard
de ce que vous laissez dans cette
maison, j'en aurai soin, & j'espé-
re qu'un jour tout vous sera fidé-
lement rendu quand la colére du
Calife sera passée ; mais évitez sa
violence : les ordres qu'il donne
dans ses premiers mouvemens
sont toujourn funestes. L'afflic-
tion du jeune marchand étoit
telle qu'il ne savoit à quoi se dé-
terminer, & il se feroit sans doute
laissé surprendre par les soldats
du Calife, si Tourmente ne l'eût
pressé de se déguiser. Il se rendit
à ses instances ; il prit un habit d'
esclave, se barbouilla de suye, &
il

il étoit tems ; car on frapa à la porte , & tout ce qu'ils purent faire ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étoient tous deux si pénétrés de douleur qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot : tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur la tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur , & on ne l'arrêta point. Au contraire le grand Visir qu'il rencontra le premier se rangea pour le laisser passer , étant fort éloigné de s'imaginer que ce fut celui qu'il cherchoit : ceux qui étoient derrière le grand Visir lui firent place de même , & favorisèrent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la ville en diligence & se sauva.

Pendant qu'il se déroboit aux poursuites du grand Visir Giafar , ce ministre entra dans la chambre où étoit Tourmente
assise

66 *Les mille & une Nuit,*
assise sur un sofa, & où il y avoit
une assés grande quantité de co-
ffres remplis des hardes de Ganem
& de l'argent qu'il avoit fait de
ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer
le grand Visir, elle se prosterna
la face contre terre, & demeu-
rant en cet état comme disposée
à recevoir la mort : Seigneur,
dit-elle, je suis prête à subir l'
arrêt que le Commandeur des
Croyans a prononcé contre moi :
Vous n'avez qu'à me l'anoncer.
Madame, lui répondit Giafar en
se prosternant aussi jusqu'à - ce
qu'elle se fût relevée, à Dieu ne
plaise que personne ose mettre
sur vous une main profane ! Je
n'ai pas dessein de vous faire le
moindre déplaisir. Je n'ai point
d'autre ordre que de vous supplier
de vouloir bien venir au Palais a-
vec moi, & de vous y conduire
avec le marchand qui demeure
en

en cette maison. Seigneur, reprit la favorite en se levant, partons, je suis prête à vous suivre, Pour ce qui est du jeune marchand à qui je dois la vie, il n'est point ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas, où ses affaires l'ont appelé, & jusqu'à son retour il m'a laissé en garde ces cofres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais & de donner ordre qu'on les mette en sûreté, afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable.

Vous serez obéie, Madame, repliqua Giafar, & aussi-tôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les cofres & de les porter à Mesrour.

D'abord que les porteurs furent partis il parla à l'oreille du Juge de police ; il le chargea du soin de faire raser la maison, & d'

68 *Les mille & une Nuit,*

y faire auparavant chercher par tout Ganem qu'il soupçonnoit d'être caché, quoique lui eût dit Tourmente. Ensuite il sortit & emmena avec lui cette jeune dame suivie des deux femmes esclaves qui la servoient. A l'égard des esclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils se mêlerent parmi la foule, & on ne fait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maison, que les maçons & les charpentiers commencèrent à la raser; & ils firent si bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en resta aucun vestige. Mais le Juge de police n'ayant pû trouver Ganem; quelque perquisition qu'il en eût faite, en fit donner avis au grand Visir avant que ce ministre arrivât au palais. Hé bien, lui dit Haroun Alraschid en le voyant entrer dans son cabinet, as-tu exécuté mes ordres?

Oui,

Oui, Seigneur, répondit Giafar, la maison où demeuroit Ganem est rasée de fonds en comble, & je vous amène Tourmente votre favorite. Elle est à la porte de votre cabinet; & je vais la faire entrer, si vous me l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pû trouver, quoi qu'on l'ait cherché par tout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois.

Jamais emportement n'égalait celui que le Calife fit paroître, lors qu'il aprit que Ganem lui étoit échapé. Pour sa favorite, prevenu qu'elle lui avoit manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir, ni lui parler. Mesrour, dit-il au chef des eunuques qui étoit présent, prens l'ingrate, la perfide Tourmente, & va l'enfermer dans la tour obscure. Cette tour étoit dans l'enceinte du palais, & servoit ordinairement de pri-

70 *Les mille & une Nuit*,
prison aux Favorites qui donnoient quelque fujet de plainte au Calife.

Mefrour acoutumé à exécuter fans replique les ordres de son maître, quelques violens qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avoit compté que le Calife ne refuseroit pas de lui parler. Il lui falut ceder à sa triste destinée & suivre Mefrour qui la conduisit à la tour obscure où il la laissa.

Cependant le Calife irrité renvoya son grand Vifir & n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre que voici au Roi de Surie son cousin & son tributaire, qui demeuroit à Damas.

LETTRE du Calife Haroun
Alraschid à Mobammed
Zinebi Roi de Surie.

MON COUSIN,

Cette Lettre est pour vous apprendre qu'un marchand de Damas nommé Ganem, fils d'Abou Ayoub, a séduit la plus aimable de mes esclaves nommée Tourmente, & qu'il a pris la fuite. Mon intention est, qu'après ma lettre reçue, vous fassiez chercher & saisir Ganem. Dès qu'il sera en votre puissance vous le ferez charger de chaînes, & pendant trois jours consécutifs, vous lui ferez donner cinquante coups de nerf de bœuf. Qu'il soit conduit ensuite par tous les quartiers de la ville avec un Crieur qui crie devant lui : Voilà le plus léger des châtimens que le Commandeur des Croyans fait souffrir à celui qui offense son Seigneur, & séduit une de ses esclaves. Après cela vous me l'envoyez

72 *Les mille & une Nuit,*
yerez sous bonne garde. Ce n'est pas
tout. Je veux que vous mettiez sa
maison au pillage, & quand vous l'
aurez fait raser, ordonnez que l'on
en transporte les matériaux hors de
la ville au milieu de la campagne.
Outre cela, s'il a père, mère, sœurs,
femmes, filles, & autres parens, fai-
tes les dépouiller, & quand ils seront
nus, donnez les en spectacle trois
jours de suite à toute la ville, avec
defense, sous peine de la vie, de leur
donner retraite, j'espère que vous
n'aporterez aucun retardement à l'
exécution de ce que je vous recom-
mande.

HAROUN ALRASCHID.

Le Calife après avoir écrit
cette lettre, en chargea un cou-
rier, lui ordonnant de faire dili-
gence & de porter avec lui des
pigeons, afin d'être plus promp-
tement informé de ce qu'auroit
fait Mohammed Zinebi.

Les

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier, qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad, dès qu'on les a lâchez; sur tout lors qu'ils y ont des petits. On leur atache sous l'aile un billet roulé, & par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut savoir.

Le courier du Calife marcha jour & nuit pour s'acommoder à l'impatience de son maître, & en arrivant à Damas il alla droit au palais du Roi Zinebi, qui s'assit sur son trône pour recevoir la lettre du Calife. Le Courier l'ayant présentée, Mohammed la prit, & reconnoissant l'écriture, il se leva par respect, baisa la lettre & la mit sur sa tête pour marquer qu'il étoit prêt d'exécuter avec soumission les ordres qu'elle pouvoit contenir. Il l'ouvrit, & si-tôt qu'il l'eût lûe, il descen-

74 *Les mille Et une Nuit,*

dit de son trône & monta sans delay à cheval avec les principaux officiers de sa maison. Il fit aussi avvertir le Juge de police, qui le vint trouver, & suivi de tous les soldats de sa Garde, il se rendit à la maison de Ganem.

Depuis que ce jeune marchand étoit parti de Damas, sa mère n'en avoit reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avoit entrepris le voyage de Bagdad étoient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avoient laissé son fils en parfaite santé; mais comme il ne revenoit point, & qu'il négligeoit de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas d'avantage pour faire croire à cette tendre mère qu'il étoit mort. Elle se le persuada si bien qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme si elle l'eût vû mourir & qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux.

Ja-

Jamais mère ne montra tant de douleur ; & loin de chercher à se consoler , elle prenoit plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme sous lequel elle mit une figure qui représentoit son fils , & qu'elle couvrit elle-même de drap noir. Elle ne discontinuoit pas à passer les jours & les nuits à pleurer sous ce dôme , de même que si le corps de son fils eût été enterré là ; & la belle Force des cœurs sa fille lui tenoit compagnie & mêloit ses pleurs avec les siens.

Il y avoit déjà du tems qu'elles s'occupoient ainsi à s'affliger , & que le voisinage qui entendoit leurs cris & leurs lamentations plaignoit des parens si tendres , lorsque le Roi Mohammed Zinnebi vint fraper à la porte ; & qu'une esclave du logis lui ayant ouvert , il entra brusquement en de-

76 *Les mille & une Nuit*,
mandant où étoit Ganem, Fils
d'Abou Ayoub.

Quoique l'esclave n'eût jamais vû le Roi Zinebi, elle jugea néanmoins à sa suite, qu'il devoit être un des principaux officiers de Damas. Seigneur, lui répondit elle, ce Ganem que vous cherchez est mort. Ma maîtresse sa mère est dans le tombeau que vous voyez, où elle pleure actuellement sa perte. Le Roi sans s'arrêter au rapport de l'esclave, fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ganem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mère & la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentoit Ganem, & leurs visages lui parurent baignez de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussi-tôt qu'elles aperçurent un homme à la porte du dôme. Mais
la

La mère qui reconnut le Roi de Damas, se leva & courut se prosterner à ses pieds. Ma bonne dame, lui dit ce Prince, je cherchois votre fils Ganem, est il ici? Ah! Sire, s'écria t-elle, il y a long-tems qu'il n'est plus. Plût à Dieu que je l'eusse au moins enseveli de mes propres mains, & que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau. Ah! mon fils, mon cher fils. . . Elle voulut continuer; mais elle fut saisie d'une si vive douleur qu'elle n'en eût pas la force.

Zinebi en fut touché. C'étoit un prince d'un naturel fort doux & très compâtissant aux peines des malheureux. Si Ganem est seul coupable, disoit-il en lui-même, pourquoi punir la mère & la sœur qui sont innocentes? Ah! cruel Haroun Alraschid à quelle mortification me réduistu en me faisant ministre de ta

vengéance, en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensés?

Les gardes que le Roi avoit chargez de chercher Ganem, lui vinrent dire qu'ils avoient fait une recherche inutile. Il en demeura très persuadé : les pleurs de ces deux femmes ne lui permettoient pas d'en douter ; & il étoit au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du Calife ; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisir, il n'osoit se résoudre à tromper le ressentiment du Calife. Ma bonne dame, dit-il à la mère de Ganem, forttez de ce tombeau vous & votre fille, vous n'y seriez pas en sûreté. Elles fortirent, & en même tems pour les mettre hors d'insulte, il ôta sa robe de dessus qui étoit fort ample, & les couvrit toutes deux en leur recommandant de ne pass' éloigner de lui. Cela fait,

il

il ordonna de laisser entrer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité, & avec des cris dont la mère & la sœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées qu'elles en ignoroient la cause. On emporta les plus précieux meubles, des cofres pleins de richesses, des tapis de Perse, & des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or & d'argent, des porcelaines; enfin, on emleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs; & ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames, de voir piller tous leurs biens sans savoir pourquoi on les traitoit si cruellement.

Mohammed, après le pillage de la maison, donna ordre au Juge de police de la faire raser avec le tombeau, & pendant qu'on y travailloit, il emmena dans son palais Force des cœurs & sa mè-

re. Ce fut la qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du Calife. Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller, & que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel & plein d'ignominie. Le Roi prononça ces paroles d'un air qui faisoit connoître qu'il étoit effectivement pénétré de douleur & de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvemens de sa pitié, il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Alraschid, en faisant faire pour la mère de Ganem & pour Force des cœurs, de grosses chemises sans manches, d'un gros tissu de erin de cheval.

Le lendemain ces deux victimes de la colère du Calife furent dé-

dépouillées de leurs habits, & revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coëffures, de sorte que leurs cheveux épars-flotoient sur leurs épaules. Force des cœurs les avoit du plus beau blond du monde, & ils tomboient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le Juge de police, suivi de ses gens, les acompagnoit, & on les promena par toute la ville. Elles étoient précédées d'un Crieur, qui de tems en tems disoit à haute voix, *Tel est le châtiment de ceux qui se sont attirés l'indignation du Commandeur des Croyans.*

Pendant qu'elles marchaient ainsi dans les rues de Damas, les bras & les pieds nus, couvertes d'un si étrange habillement, & tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvroient le visage, tout le peuple fondoit en larmes. Les dames

sur tout les regardant comme innocentes au travers des jaloufies, & touchées principalement de la jeunesse & de la beauté de Force des cœurs faisoient retentir l'air de cris éfroyables, à mesure qu'elles passoient sous leurs fenêtres. Les enfans mêmes éfrayez par ces cris & par le spectacle qui les causoit, mêloient leurs pleurs à cette désolation générale, & y ajoûtoient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auroient été dans la ville de Damas; & qu'ils y auroient mis tout à feu & à sang, on n'y auroit pas vû régner une plus grande consternation.

Il étoit presque nuit, lorsque cette scène afreuse finit. On ramena la mère & la fille au palais du Roi Mohammed. Comme elles n'étoient point acoûtumées à marcher sur les pieds nuds, elles se trouvèrent si fatiguées en arrivant,

vant, qu'elles demeurèrent long-tems évanouies. La reine de Damas vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le Calife avoit faite de les secourir, leur envoya quelques-unes de ses femmes pour les consoler avec toute sorte de rafraichissemens, & du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la reine les trouvèrent encore évanouies & presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportoient. Cependant, à force de soins on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Ganem les remercia d'abord de leur honnêteté. Mais bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très-sensibles à vos peines, & la reine de Surie nôtre maîtresse, nous a fait plaisir quand elle nous a chargé de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette prin-

celle prend beaucoup de part à vos malheurs, aussi bien que le Roi son époux. La mère de Ganem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille graces pour elle & pour Force des cœurs; & s'adressant ensuite à celle qui lui avoit parlé: Madame, lui dit-elle, le Roi ne m'a point dit pourquoi le Commandeur des Croyans nous fait souffrir tant d'outrages. Apprenez-nous de grace, quels crimes nous avons commis. Ma bonne dame, répondit la femme de la reine, l'origine de vôtre malheur vient de vôtre fils Ganem. Il n'est pas mort ainsi que vous le croyez. On l'acuse d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus chérie des favorites du Calife, & comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colére de ce prince, le châtiement est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment
du

du Calife ; mais tout le monde le craint, & vous voyez que le Roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres de peur de lui déplaire. Ainsi, tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous plaindre & de vous exhorter à prendre patience.

Je connois mon fils, reprit la mère de Ganem, je l'ai élevé avec grand soin. & dans le respect dû au Commandeur des Croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'accuse & je répons de son innocence. Je cesse donc de murmurer & de me plaindre, puisque c'est pour lui que je souffre, & qu'il n'est pas mort. Ah ! Ganem, ajouta-t-elle emportée par un mouvement mêlé de tendresse & de joye, mon cher fils Ganem, est-il possible que tu vives encore ? Je ne regrette plus mes biens, & à quelque excès que puissent aller les ordres du Calife, je lui en-

pardonne toute la rigueur, pour-
vû que le ciel ait conservé mon
fils. Il n'y a que ma fille qui m'a
fligo, ses maux seuls font toute
ma peine. Je la crois pourtant as-
sez bonne sœur pour suivre mon
exemple.

A ces paroles, Force des cœurs
qui avoit paru insensible jusques-
là, se tourna vers sa mère, & lui
jettant ses bras au cou: oui, ma
chère mère, lui dit elle, je suivrai
tôûjours vôtre exemple, à quel-
que extrémité que puisse vous
porter vôtre amour pour mon
frère.

La mère & la fille confondant
ainsi leurs soupirs & leurs lar-
mes, demeurèrent assez long-
tems dans un embrassement si
touchant. Cependant les femmes
de la reine que ce spectacle aten-
drissoit fort, n'oublièrent rien
pour engager la mère de Ganon
à prendre quelque nourriture.

Elle

Elle mangea un morceau pour les satisfaire, & Force des cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du Calife portoit que les parens de Ganem paroîtrent trois jours de suite aux yeux du peuple dans l'état qu'on a dit, Force des cœurs, & sa mère servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois, depuis le matin jusques au soir; mais ce jour-la, & le jour suivant, les choses ne se passerent pas de la même manière; les rues qui avoient été d'abord pleines de monde, devinrent desertes. Tous les marchands indignez du traitement que l'on faisoit à la veuve & à la fille d'Abou Ayoub, fermèrent leurs boutiques & demeurèrent enfermés chez eux. Les dames, au lieu de regarder par leurs jalousies, se retirèrent dans le derrière de leurs maisons. Il ne se trouva pas une ame dans les places publiques par
où

où l'on fit passer ces deux infortunées. Il sembloit que tous les habitans de Damas eussent abandonné leur ville :

Le quatrième jour, le Roi Mohammed Zinebi, qui vouloit exécuter fidèlement les ordres du Calife, quoiqu'il ne les aprouvât point, envoya des Crieurs dans tous les quartiers de la ville, publier une defense rigoureuse à tout citoyen de Damas, ou étranger, de quelque condition qu'il fût, sous peine de la vie & d'être livré aux chiens pour leur servir de pâture après leur mort, de donner retraite à la mère & à la sœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain, pas même une goutte d'eau, en un mot, de leur prêter la moindre assistance & d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les Crieurs eurent fait ce que le Roi leur avoit ordonné

donné, ce prince commanda qu'on mît la mère & la fille hors du palais & qu'on leur laissât la liberté d'aller où elles voudroient. On ne les vit pas plûtôt paroître que tout le monde s'éloigna d'elles, tant la défense qui venoit d'être publiée avoit fait d'impression sur les esprits. Elles s'aperçurent bien qu'on les fuyoit; mais comme elles en ignoroient la cause, elles en furent très surprises. Et leur étonnement augmenta encore, lors qu'en entrant dans une rue, ou parmi plusieurs personnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, qu'elles virent disparoître avec autant de précipitation que les autres. Quoi donc, dit alors la mère de Ganem, sommes-nous pestiférées? le traitement injuste & barbare qu'on nous fait, doit-il nous rendre odieuses à nos concitoyens? allons, ma fille, poursuivit-
el-

elle, sortons au plutôt de Damas, ne demeurons plus dans une ville où nous faisons horreur à nos amis mêmes.

En parlant ainsi ces deux misérables dames gagnèrent une des extrémités de la ville & se retirèrent dans une maison pour y passer la nuit. Là quelques Musulmans poussés par un esprit de charité & de compassion les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des provisions, mais ils n'osèrent s'arrêter pour les consoler, de peur d'être découverts & punis comme desobéissans aux ordres du Calife.

Cependant le Roi Zinebi avoit lâché le pigeon pour informer Haroun Alraschid de son exactitude. Il lui mandoit tout ce qui s'étoit passé, & le conjuroit de lui faire savoir ce qu'il vouloit ordonner de la mère & de la sœur de

de

de Ganem. Il reçût bien-tôt par la même voye la réponse du Calife, qui lui écrivit qu'il les bannissoit pour jamais de Damas. Aussi-tôt le Roi de Surie envoya des gens dans la maison avec ordre de prendre la mère & la fille & de les conduire à trois journées de Damas, & de les laisser là en leur faisant défense de revenir dans la ville.

Les gens du Roi Zinebi s'aquittèrent de leur commission, mais moins exacts que leur maître. à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Alraschid, ils donnèrent par pitié à Force des coeurs & à sa mère quelques menues monnoyes pour se procurer de quoi vivre & à chacune un sac, qu'ils leur passèrent au cou, pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable, elles arrivèrent au premier village. Les païfannes s'assemblèrent

rent autour d'elles, & comme au travers de leur déguisement, on ne laissoit pas de remarquer que c'étoient des personnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeoit à voyager ainsi sous un habillement qui ne paroissoit pas être leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisoit, elles se mirent à pleurer. Ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paisannes & à leur inspirer de la compassion. La mère de Ganem leur raconta ce qu'elle & sa fille avoient souffert. Les bonnes villageoises en furent attendries, & tâchèrent de les consoler. Elles les régalerent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crin de cheval qui les incommodoient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnèrent avec des souliers, & de quoi se

cou-

couvrir la tête pour conserver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces païannes charitables, Force des cœurs, & sa mère s'avancèrent du côté d'Alep à petites journées. Elles avoient accoutumé de se retirer autour des Mosquées, ou dans les Mosquées mêmes, où elles passoient la nuit sur de la nate, lorsque le pavé en étoit couvert, autrement elles couchoient sur le pavé même; ou bien elles alloient loger dans les lieux publics destinez à servir de retraite aux voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquoient pas: Elles rencontroient souvent de ces lieux où l'on fait des distributions de pain, de ris cuit & d'autres mets à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin elles arrivèrent à Alep; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter, & continuant leur chemin
vers

vers l'Euphrate, elles passèrent ce fleuve & entrèrent dans la Mésopotamie qu'elles traversèrent jusqu'à Moussoul. De là, quelques peines qu'elles eussent déjà souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'étoit le lieu où tendoient leurs desirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ganem, quoi qu'elles ne dussent pas se flater qu'il se trouva dans une ville où le Calife faisoit sa demeure; mais elles l'espéroient, parce qu'elles le souhai-toient: leur tendresse pour lui, malgré tous leurs malheurs, aug-mentoit au lieu de diminuer. Leurs discours rouloient ordinairement sur lui. Elles en deman-doient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontroient. Mais laissons la Force des cœurs & sa mère pour revenir à Tourmente. Elle étoit toujours enfermée très étroitement dans la tour ob-scure depuis le jour qui avoit été

fi

si funeste à Ganem & à elle. Cependant, quelque désagréable que lui fût sa prison, elle en étoit beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le sort incertain lui cauſoit une inquiétude mortelle. Il n'y avoit presque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le Calife se promenoit seul dans l'enceinte de son palais, ce qui lui arrivoit assez souvent, car c'étoit le prince du monde le plus curieux, & quelquefois dans ses promenades nocturnes il aprenoit des choses qui se passoient dans le palais & qui sans cela ne seroient jamais venues à sa connoissance. Une nuit donc en se promenant il passa près de la tour obscure, & comme il crut entendre parler, il s'arrêta, il s'approcha de la porte pour mieux écouter, & il ouït distinctement ces paroles que Tourmente, toujours

jours en proye au souvenir de Ganem, prononça d'une voix assez haute : ô Ganem, trop infortuné Ganem, où es-tu présentement ? Dans quel lieu ton destina déplorable t'a-t-il conduit ? Hélas, c'est moi qui t'ai rendu malheureux ! Que ne me laissois-tu périr misérablement, au lieu de me prêter un secours généreux ? Quel triste fruit as-tu recueilli de tes soins & de tes respects ? Le Commandeur des Croyans qui devoit te récompenser, te persécute pour prix de m'avoir toujours regardée comme une personne réservée à son lit, tu perds tous tes biens, & te vois obligé de chercher ton salut dans la fuite. Ah, Calife ! barbare Calife, que direz-vous pour votre défense, lorsque vous vous trouverez avec Ganem devant le tribunal du Juge Souverain, & que les Anges rendront témoignage de la vérité en votre pré-

présence? Toute la puissance que vous avez aujourd'hui, & sous qui tremble presque toute la terre, n'empêchera pas que vous ne foyez condamné & puni de vôtre injuste violence. Tourmente cessa de parler à ces mots, car ses soupirs & ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en falut pas davantage pour obliger le Calife à rentrer en lui-même. Il vit bien, que si ce qu'il venoit d'entendre étoit vrai, sa Favorite étoit innocente, & qu'il avoit donné des ordres contre Gannem & sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquoit, paroïssoit fort intéressée, il retourna aussi-tôt à son appartement, & dès qu'il y fut arrivé, il chargea Mesrour d'aller à la tour obscure, & de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par

cet ordre & encore plus à l'air du Calife, que ce prince vouloit pardonner à sa favorite & la rapeller auprès de lui ; il en fut ravi, car il aimoit Tourmente & avoit pris beaucoup de part à sa disgrâce. Il vola sur le champ à la tour. Madame disoit-il à la favorite, d'un ton qui marquoit sa joye, prenez la peine de me suivre. J'espère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuse. Le Commandeur des Croyans veut vous entretenir, & j'en conçois un heureux présage.

Tourmente suivit Mesrou qui la mena & l'introduisit dans le cabinet du Calife. D'abord elle se prosterna devant ce prince, & elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes. Tourmente, lui dit le Calife, sans lui dire de se relever, il me semble que tu m'accuses de violence & d'injustice. Qui est donc celui, qui, malgré les é-
gards

gards & la considération qu'il a eu pour moi, se trouve dans une situation misérable ? Parle ; tu fais combien je suis bon naturellement, & que j'aime à rendre justice.

La Favorite comprit par ce discours que le Calife l'avoit entendu parler, & profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ganem : Commandeur des Croiyans, répondit-elle s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à vôtre Majesté, je vous supplie très-humblement de me la pardonner. Mais celui dont vous voulez connoître l'innocence & la misère, c'est Ganem, le malheureux fils d'Abou Ayoub, marchand de Damas. C'est lui qui m'a sauvé la vie & qui m'a donné un asile en sa maison. Je vous avouerai que dès qu'il me vit, il me paroissoit laisser entrevoir de l'espérance de m'engager

100 *Les mille & une Nuit*,

à souffrir ses soins ; au moins j'en jugeai ainsi à l'empressement qu'il fit paroître à me régaler & à me rendre tous les services dont j'avois besoin dans l'état où je me trouvois ; mais si-tôt qu'il aprit que j'avois l'honneur de vous appartenir : Ah ! Madame , me dit-il *ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave*. Depuis ce moment, je dois cette justice à sa vertu, sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant vous savez, Commandeur des Croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, & vous en répondrez devant le tribunal de Dieu.

Le Calife ne fût point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avoit dans ce discours ; mais, reprit-il, puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ganem ? Oui, répartit-elle, vous le pouvez. Je ne voudrois pas pour toute chose au
mon-

monde vous déguiser la vérité. Et pour vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être; mais j'en demande pardon par avance à votre Majesté : parle, ma fille, dit alors Haroun Alraschid; je te pardonne tout, pourvû que tu ne me caches rien. Hé bien, répliqua Tourmente, aprenez que l'attention respectueuse de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui. Je passai même plus avant : vous connoissez la tyrannie de l'amour. Je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens. Ils s'en aperçût; mais loin de chercher à profiter de ma foiblesse, & malgré tout le feu dont il se sentoît brûler, il demeurera toujours ferme dans son devoir; & tout ce que sa passion pouvoit lui arracher, c'étoit ces termes que j'ai déjà dit à votre Ma-

*jesté. Ce qui appartient au maître est
defendu à l'esclave.*

Cette déclaration ingénue auroit peut-être aigri tout autre que le Calife ; mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il lui ordonna de se relever, & la faisant asseoir auprès de lui : raconte-moi, lui dit-il, ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors elle s'en aquita avec beaucoup d'adresse & d'esprit. Elle passa légèrement sur ce qui regardoit Zobéïde. Elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avoit à Ganem ; sur la dépense qu'il avoit faite pour elle, & surtout elle vanta fort sa discrétion. Voulant par là faire comprendre au Calife, qu'elle s'étoit trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobéïde. Et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand à laquelle, sans déguisement, elle dit au

Ca-

Calife qu'elle l'avoit forcé pour se dérober à sa colère.

Quand elle eut cessé de parler, ce Prince lui dit, je crois tout ce que vous m'avez raconté; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles? faisoit-il attendre un mois après mon retour, pour me faire savoir où vous étiez? Commandeur des Croyans, répondit Tourmente, Ganem sortoit si rarement de sa maison, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris des premiers votre retour. D'ailleurs, Ganem qui s'étoit chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du jour, a été long-tems sans pouvoir trouver le moment favorable de le remettre en main propre.

C'est assez, Tourmente, reprit le Calife, je reconnois ma faute, & voudrois la réparer en contiblant de bien-faits ce jeune marchand

104 *Les mille & une Nuit*,
chand de Damas. Voi donc, que
puis-je faire pour lui? Demande-
moi ce que tu voudras, je te l'a-
corderai. A ces mots la favorite se
jetta aux pieds du Calife, la face
contre terre, & se relevant: Com-
mandeur des Croyans, dit-elle, a-
près avoir remercié vôtre Maje-
sté pour Ganem, je la supplie très-
humblement de faire publier dans
vos Etats, que vous pardonnez au
Fils d'Abou Ayoub, & qu'il n'a
qu'à vous venir trouver. Je ferai
plus, repartit ce prince, pour t'
avoir conservé la vie, pour recon-
noître la considération qu'il a eue
pour moi, pour le dédommager
de la perte de ses biens, & enfin
pour réparer le tort que j'ai fait à
sa famille, je te le donne pour é-
poux. Tourmente ne pouvoit
trouver d'expressions assez fortes
pour remercier le Calife de sa gé-
nérosité: ensuite elle se retira dans
l'appartement qu'elle occupoit a-
vant

vant sa cruelle aventure. Le même ameublement y étoit encore ; on n'y avoit nullement touché ; mais ce qui lui fit le plus de plaisir , ce fut d'y voir les cofres & les ballots de Ganem , que Mesrour avoit eu soin d'y faire porter.

Le lendemain , Haroun Alraschid donna ordre au grand Visir , de faire publier par toutes les villes de ses états , qu'il pardonnoit à Ganem , fils d'Abou Ayoub ; mais cette publication fut inutile. Car il se passa un tems considérable , sans qu'on entendît parler de ce jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avoit pû survivre à la douleur de l'avoir perdue : une afreuse inquiétude s'empara de son esprit ; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amans , elle supplia le Calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem , ce qui lui ayant été acordé ,

elle prit une bourse de mille pièces d'or qu'elle tira de sa cassette, & sortit un matin du palais montée sur une mule des ecuries du Calife, très richement enharnachée. Deux eunuques noirs l'accompagnoient, qui avoient de chaque côté la main sur la eroupe de la mule.

Elle alla de Mosquée en Mosquée faire des largesses aux dévots de la religion Musulmane, en implorant le secours de leurs prières pour l'acomplissement d'une affaire importante, d'où dependoit, leur disoit-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée, & ses mille pièces d'or à faire des aumônes dans les Mosquées, & sur le soir elle retourna au palais.

Le jour suivant, elle prit une autre bourse de la même somme; & dans le même équipage elle se rendit à la Jouaillerie. Elle s'arrêta

ta devant la porte, & sans mettre pied à terre, elle fit appeler le Syndic par un des eunuques noirs. Le Syndic qui étoit un homme très-charitable, & qui employoit plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une dame du palais. Je m'adresse à vous, lui dit-elle, en lui mettant sa bourse entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la ville la piété. Je vous prie de distribuer ces pièces d'or aux pauvres étrangers que vous assistez. Car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours à votre charité. Je sais même que vous prévenez leurs besoins, & que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misère. Ma-

108 *Les mille & une Nuit*,
dame, répondit le pieux Syndic,
j'exécuterai avec plaisir ce que
vous m'ordonnez; mais si vous
souhaitez d'exercer vôtre chari-
té par vous-même, & prendre la
peine de venir jusques chez moi,
vous y verrez deux femmes très
dignes de vôtre pitié. Je les ren-
contrai hier comme elles arri-
voient dans la ville. Elles étoient
dans un état pitoyable; & j'en fus
d'autant plus touché qu'il me pa-
rut que c'étoient des personnes
de condition. Au travers des hail-
lons qui les couvroient, malgré l'
impression que l'ardeur du soleil a
faite sur leur visage, je démêlai un
air noble que n'ont point ordina-
irement les pauvres que j'affiste. Je
les menai toutes deux dans ma
maison, & les mis entre les mains
de ma femme qui en porta d'abord
le même jugement que moi. Elle
leur fit préparer de bons lits par ses
éclaves, pendant qu'elle même s'

ocu-

ocupoit à leur laver le visage, & à leur faire changer de linge. Nous ne savons point encore qui elles sont, parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos questions.

Tourmente, sans savoir pourquoi, se sentit quelque curiosité de les voir. Le Syndic se mit en devoir de la mener chez lui; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, & elles'y fit conduire par un esclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pied à terre, & suivit l'esclave du Syndic, qui avoit pris les devans pour aller avertir sa maîtresse qui étoit dans la chambre de Force des cœurs & de sa mère; car c'étoit d'elles que le Syndic venoit de parler à Tourmente.

La femme du Syndic, ayant appris par son esclave qu'une dame du palais étoit entrée dans sa mai-

110 *Les mille & une Nuits,*
son, voulut sortir de la chambre
où elle étoit pour l'aller recevoir;
mais Tourmente qui suivoit de
près l'esclave, ne lui en donna pas
le tems & entra. La femme du
Syndic se prosterna devant elle,
pour marquer le respect qu'elle a-
voit pour tout ce qui appartenoit
au Calife. Tourmente la releva,
& lui dit: ma bonne dame, je vous
prie de me faire parler aux deux
étrangères qui sont arrivées à
Bagdad hier au soir. Madame, ré-
pondit la femme du Syndic, elles
sont couchées dans ces deux pe-
tits lits que vous voyez l'un au-
près de l'autre. Aussi-tôt la favo-
rite s'aprocha de celui de la mère,
& la considérant avec attention:
Ma bonne femme, lui dit-elle, je
viens vous offrir mon secours. Je
ne suis pas sans crédit dans cette
ville, & je pourrai vous être uti-
le à vous & à votre compagne.
Madame, repondit la mère de Ga-
nem,

nem, aux ofres obligeantes que vous nous faites, je vois que le Ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avions pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivez. En achevant ces paroles, elle se prit à pleurer si amèrement, que Tourmente & la femme du Syndic ne pûrent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du Calife après avoir effuyé les siennes, dit à la mère de Ganem: aprenez-nous de grace vos malheurs, & racontez nous vôtre histoire; vous ne fauriez faire ce recit a des gens plus disposez que nous à chercher tous les moyens possibles de vous consoler. Madame, reprit la triste veuve d'Abou Ayoub, une favorite du Commandeur des Cro-yans, une dame nommée Tourmente, cause toute nôtre infortune. A ce discours la favorite se sentit fraper comme d'un coup de
fou-

foudre; mais dissimulant son trouble & son agitation, elle laissa parler la mère de Ganem, qui poursuivit de cette manière: Je suis veuve d'Abou Ayoub, marchand de Damas. J'avois un fils nommé Ganem, qui étant venu trafiquer à Bagdad, à été accusé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le Calife l'a fait chercher par tout pour le faire mourir, & ne l'ayant pû trouver, il à écrit au Roi de Damas de faire piller & raser nôtre maison, & de nous exposer, ma fille & moi, trois jours de suite toutes nues aux yeux du peuple, & puis de nous bannir de Surie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerois, si mon fils vivoit encore, & que je pusse le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur & pour moi de le revoir! Nous oublierions en l'embrassant la perte de nos biens & tous les maux
que

que nous avons soufferts pour lui. Hélas je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente, & qu'il n'est pas plus coupable envers le Calife que sa sœur & moi. Non, sans doute, interrompit Tourmente en cet endroit; il n'est pas plus criminel que vous. Je puis vous assurer de son innocence; puisque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'est moi, qui par la fatalité des astres ai causé tous vos malheurs. C'est à moi que vous devez imputer la perte de votre fils, s'il n'est plus au monde; mais si j'ai fait votre infortune, je puis aussi la soulager. J'ai déjà justifié Ganem dans l'esprit du Calife. Ce Prince a fait publier par tous ses états qu'il pardonnoit au fils d'Abou Ayoub, & ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ses ennemis. Il attend Ganem
pour

pour le récompenser du service qu'il m'a rendu, en unissant nos fortunes. Il me donne à lui pour épouse. Ainsi, regardez-moi comme votre fille, & permettez que je vous confacre une éternelle amitié. En disant cela elle se pencha sur la mère de Ganem qui ne pût répondre à ce discours tant il lui causa d'étonnement. Tourmente la tint long-temps embrassée & ne la quitta que pour courir à l'autre fit embrasser. Force des cœurs, qui s'étant levée sur son séant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite du Calife eut donné à la Mere & à la Fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvoient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit : cessez de vous affliger l'une & l'autre. Les richesses que Ganem avoit en cette ville ne sont pas perdues; elles sont au palais du Calife dans mon appartement, mais
je

je sai bien que toutes les richesses du monde ne sauroient vous consoler sans Ganem ; c'est le jugement que je fais de sa mère & de sa sœur, si je dois juger d'elles par moi même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les bons cœurs. Mais pourquoi faut-il désespérer de revoir le sage Ganem ? nous le retrouverons ; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui le dernier jour de vos peines, & le commencement d'un bonheur, plus grand que celui dont vous jouissiez à Damas dans le tems que vous y possédiez Ganem.

Tourmente alloit poursuivre, lorsque le Syndic des jouaillers arriva: Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant. C'est un jeune homme qu'un chamelier amenoit à l'hôpital de Bagdad. Il étoit lié avec des cordes sur
un

un chameau, parce qu'il n'avoit pas la force de se soutenir. On l'avoit déjà délié & on étoit prêt à le porter dans l'hôpital, lorsque j'ai passé par là. Je me suis approché du jeune homme : Je l'ai considéré avec attention, & il m'a paru que son visage ne m'étoit pas tout à fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille, & sur son pays ; mais pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs & des soupirs. J'en ai eu pitié, & connoissant par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il étoit dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital, car je sai trop de quelle manière on y gouverne les malades, & je connois l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes esclaves, qui dans une chambre particulière où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre, de mon propre linge, & le fervent

com-

comme ils me serviroient moi-même.

Tourmente tressaillit à ce discours du Jouailler, & sentit une émotion, dont elle ne pouvoit se rendre raison: menez moi, dit-elle au Syndic, dans la chambre de ce malade; je souhaite de le voir. Le Syndic l'y conduisit, & tandis qu'elle y alloit, la mère de Ganem dit à Force des cœurs: Ah! ma fille, quelque misérable que soit cet étranger malade, vôtre frère, s'il est encore en vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux!

La favorite du Calife étant dans la chambre où étoit le malade, s'approcha du lit où les esclaves du Syndic l'avoient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avoit les yeux fermez, le visage pâle, défiguré, & tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention; son cœur palpite: elle croit reconnaître Ganem; mais bien-tôt elle se

se defie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'objet qu'elle considère, il lui paroît d'ailleurs si différent, qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vûe. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois ? à ces mots, elle s'arrêta pour donner le tems au jeune homme de répondre ; mais s'apercevant qu'il y paroïssoit insensible : Ah ! Ganem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image, a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Ayoub, quelque malade qu'il put être, entendroit la voix de Tourmente. Au nom de Tourmente, Ganem (car c'étoit effectivement lui) ouvrit la paupière & tourna la tête vers la personne qui lui adres-
soit

soit la parole, & reconnoissant la favorite du Calife; Ah! Madame, est-ce vous? par quel miracle. . . Il ne put achever. Il fut tout à coup saisi d'un transport de joye si vif qu'il s'évanouit. Tourmente & le Syndic s'empresèrent à le secourir; mais dès qu'ils remarquèrent qu'il commençoit à revenir de son évanouissement, le Syndic pria la dame de se retirer, de peur que sa vûe n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme ayant repris ses esprits regarda de tous côtés, & ne voyant pas ce qu'il cherchoit: belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue, vous êtes-vous en éfet présentée à mes yeux, ou n'est-ce qu'une illusion? non, Seigneur, lui dit le Syndic, ce n'est point une illusion. C'est moi qui ai fait sortir cette dame; mais vous la reverrez si tôt que vous serez en état de soutenir sa vûe.

Vous

Vous avez besoin de repos presentement, & rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes ce me semble, ce Ganem à qui le Commandeur des Cro-yans a fait publier dans Bagdad, qu'il pardonnoit le passé. Qu'il vous suffise à l'heure qu'il est de savoir cela. La dame qui vient de vous parler, vous en instruira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé. Pour moi je vais y contribuer autant qu'il me sera possible. En achevant ces mots, il laissa reposer Ganem, & alla lui faire préparer tous les remèdes qu'il jugea nécessaires, pour réparer ses forces épuisées par la diette & par la fatigue.

Pendant ce tems-là Tourmen-te étoit dans la chambre de Force des cœurs & de sa mère, où se passa la même scène à peu près, car quand la mère de Ganem, aprit
que

que cet étranger malade , que le Syndic venoit de faire apporter chez lui, étoit Ganem lui-même, elle en eut tant de joye qu'elle s'évanouït aussi. Et lorsque par les soins de Tourmente , & de la femme du Syndic , elle fut revenue de sa foiblesse , elle voulut se lever pour aller voir son fils; mais le Syndic qui arriva sur ces entre-faites l'en empêcha, en lui représentant que Ganem étoit si foible & si extenué , que l'on ne pouvoit sans intéresser sa vie, exciter en lui les mouvemens que doit causer la vûe inopinée d'une mère & d'une sœur qu'on aime. Le Syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la mère de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvoit entretenir son fils sans mettre en danger ses jours , elle ne fit plus d'instances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole: benissons le

Ciel, dit-elle, de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le Calife de toutes ces aventures, & demain matin je reviendrai vous joindre. Après avoir parlé de cette manière elle embrassa la mère & la fille, & sortit. Elle arriva au palais, & dès qu'elle y fut, elle fit demander par Mefrour une audience particulière au Calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduisit dans le cabinet de ce prince. Il y étoit seul. Elle se jeta d'abord à ses pieds, la face contre terre selon la coutume. Il lui dit de se relever, & l'ayant fait asseoir il lui demanda si elle avoit appris des nouvelles de Ganem ? Commandeur des Croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait que je l'ai retrouvé avec sa mère & sa sœur. Le Calife fut curieux d'apprendre comment elle avoit pû les rencontrer en si peu de tems. Et-
le

le satisfit sa curiosité, & lui dit tant de bien de la mère de Ganem & de Force des cœurs, qu'il eut envie de les voir aussi-bien que le jeune marchand.

Si Haroun Alraschid étoit violent; & si dans ses emportemens il se portoit quelquefois à des actions cruelles, en récompense il étoit équitable & le plus généreux prince du monde dès que sa colère étoit passée & qu'on lui faisoit connoître son injustice. Ainsi ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ganem & sa famille, il résolut, les ayant maltraités publiquement, de leur faire une satisfaction publique. Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches, j'en ai une extrême joye, moins pour l'amour de toi, qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que je t'ai faite. Tu épouseras Ganem, & je

déclare dès à présent que tu n'es plus mon éclave : tu es libre ; va retrouver ce jeune marchand, & dès que sa santé sera rétablie, tu me l'ameneras avec sa mère & sa sœur.

Le lendemain de grand matin Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le Syndic des jouaillers, impatiente de savoir l'état de la santé de Ganem, & d'apprendre à la mère & à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avoit à leur annoncer. La première personne qu'elle rencontra fut le Syndic, qui lui dit que Ganem avoit fort bien passé la nuit : que son mal ne provenant que de mélancolie, & la cause en étant ôtée, il seroit bien-tôt guéri.

Efectivement, le fils d'Abou Ayoub se trouva beaucoup mieux. Le repos & les bons remèdes qu'il avoit pris, & plus que tout cela la nouvelle situation de son esprit,

prit, avoient produit un si bon effet, que le Syndic jugea qu'il pouvoit sans péril voir sa mère, sa sœur, & sa maîtresse, pourvû qu'on le préparât à les recevoir, parce qu'il étoit à craindre que ne sachant point que sa mère & sa sœur fussent à Bagdad, leur vûe ne lui causât trop de surprise & de joye. Il fut résolu que Tourmente entreroit d'abord toute seule dans la chambre de Ganem, & qu'elle feroit signe aux deux autres Dames de paroître quand il en seroit tems.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente fut anoncée par le Syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. Hé bien, Ganem, lui dit-elle en s'aprochant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais. Ah ! Madame,

interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux ? Je vous croyois au palais du Calife : ce prince vous a sans doute écoutée. Vous avez dissipé ses soupçons, & il vous a redonné sa tendresse. Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du Commandeur des Croyans, qui pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à vous pour épouse. Ces dernières paroles causèrent à Ganem une joye si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre si connu des amans. Mais il le rompit enfin : Ah ! belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajoûter foi au discours que vous me tenez ? Croirai-je qu'en effet le Calife vous cède au fils d'AbouAyoub ? Rien n'est plus véritable, répartit la dame. Ce prince qui vous fai-

faisoit auparavant chercher pour vous ôter la vie, & qui dans la fureur à fait souffrir mille indignités à votre mère & à votre sœur, souhaite de vous voir présentement pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui, & il ne faut pas douter qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille.

Ganem demanda de quelle manière le Calife avoit traité sa mère & sa sœur: ce que Tourmente lui racontant, il ne put entendre ce recit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avoit mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étoient actuellement à Bagdad & dans la même maison où il se trouvoit, il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la favorite ne difera point de la satisfaire; & les apella. Elles étoient à la por-

te où elles n'attendoient que ce moment : elles entrent , s'avancent vers Ganem & l'embrassant tour à tour, elles le baissent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassemens ! Ganem en avoit le visage tout couvert aussi-bien que sa mère & sa sœur ; Tourmente en versoit abondamment. Le Syndic même avec sa femme que ce spectacle atendrissoit, ne pouvoient retenir leurs pleurs, ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la Providence, qui rassembloit chez eux quatre personnes que la fortune avoit si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous essuyé leurs larmes , Ganem en arracha de nouvelles en faisant le recit de tout ce qu'il avoit souffert depuis le jour qu'il avoit quitté Tourmente , jusqu'au moment que le Syndic l'avoit fait apporter
chez

chez lui. Il leur aprit que s'étant réfugié dans un petit village, il y étoit tombé malade & que quelques païsans charitables en avoient eu soin; mais que ne guérissant point, un chamelier s'étoit chargé de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le Calife après l'avoir entendue parler dans la tour, l'avoit fait venir dans son cabinet, & par quels discours elle s'étoit justifiée. Enfin, quand ils se furent tous instruits des choses qui leur étoient arrivées, Tourmente dit: bénissons le ciel qui nous a tous réunis, & ne songeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la santé de Ganem sera rétablie, il faudra qu'il paroisse devant le Calife avec sa mère & sa sœur; mais comme elles ne sont pas en état de se montrer, je vais y mettre bon ordre. Je vous prie de

130 *Les mille & une Nuit,*
m'attendre un moment.

En disant ces mots, elle sortit, alla au palais, & revint en peu de tems chez le Syndic avec une bourse où il y avoit encore mille pièces d'or. Elle la donna au Syndic en le priant d'acheter des habits pour Force des cœurs & pour sa mère. Le Syndic qui étoit un homme de bon goût, en choisit de fort beaux, & les fit faire avec toute la diligence possible. Ils se trouvèrent prêts au bout de trois jours : & Ganem se sentant assez fort pour sortir, s'y disposa. Mais le jour qu'il avoit pris pour aller saluer le Calife, comme il s'y préparoit avec Force des cœurs & sa mère, on vit arriver chez le Syndic le grand Visir Giafar.

Ce Ministre étoit à cheval avec une grande suite d'officiers. Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du
Com-

Commandeur des Croyans, mon maître & le vôtre ; l'ordre dont je suis chargé est bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveler le souvenir. Je dois vous accompagner & vous présenter au Calife, qui souhaite de vous voir. Ganem ne répondit au compliment du grand Visir que par une très profonde inclination de tête, & monta un cheval des écuries du Calife, qu'on lui présenta & qu'il mania avec beaucoup de grace. On fit monter la mère & la fille sur des mules du palais, & tandis que Tourmente aussi montée sur une mule, les menoit chez ce prince par un chemin détourné, Giafar conduisit Ganem par un autre, & l'introduisit dans la salle d'audience. Le Calife y étoit assis sur son trône & environné des Emirs, des Visirs, des chefs des huissiers & des autres courtisans

132 *Les mille & une Nuit,*

Arabes, Persans, Egyptiens, Africains & Syriens de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand Visir eut amené Ganem au pied du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jettant la face contre terre, & puis s'étant levé, il debita un beau compliment envers, qui, bien que composés sur le champ ne laisserent pas d'atirer l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le Calife le fit approcher & lui dit: Je suis bien aise de te voir & d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite, & tout ce que tu as fait pour elle. Ganem obéit, & parut si sincère que le Calife fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donne audience. Ensuite il lui dit: Ganem, je veux que tu demeures dans ma cour.

Com-

Commandeur des Croyans, répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie & son bien. Le Calife fut très satisfait de la réponse de Ganem, & lui donna une grosse pension. Ensuite ce prince descendit du trône & se faisant suivre par Ganem & par le grand Visir seulement, il entra dans son appartement.

Comme il ne doutoit pas que Tourmente n'y fût avec la mère & la fille d'AbouAyoub, il montra un visage noble & doux; elles se prosternèrent devant lui. Il les fit relever & il trouva Force des cœurs si belle, qu'après l'avoir considérée avec attention : j'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui surpasse l'ofense que je leur ai faite. Je vous épouse; &

par là je punirai Zobéïde, qui deviendra la première cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers la mère de Ganem, Madame, vous êtes encore jeune, & je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand Visir. Je vous donne à Giafar : & vous Tourmente, à Ganem. Que l'on fasse venir un Cady & des témoins, & que les trois contrats soient dressés & signés tout à l'heure. Ganem voulut représenter au Calife que sa sœur seroit trop honorée d'être seulement au nombre de ses favorites; mais ce prince voulut épouser Force des cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire qu'il fit ordonner à un fameux historien de la mettre par écrit avec toutes ses circonstances. Elle fut ensuite déposée dans

dans son trésor, d'ou plusieurs copies tirées sur cet original l'ont rendue publique.

Après que Schéherazade eut achevé l'histoire de Ganem fils d'Abou Ayoub, le Sultan des Indes témoigna qu'elle lui avoit fait plaisir. Sire, dit alors la Sultane, puisque cette histoire vous a divertī, je supplie très humblement vôtre Majesté de vouloir bien entendre celle du Prince Zeyn Alafnam, & du Roi des Géniés. Vous n'en ferez pas moins content. Schahriar y consentit; mais comme le jour commençoit à paroître, on la remit à la nuit suivante. La Sultane la commença de cette manière.



HISTOIRE

DU PRINCE

ZEYN ALASNAM,

ET DU

ROI DES GÉNIES.

Un Roi de Balsora possédoit de grandes richesses. Il étoit aimé de ses sujets, mais il n'avoit point d'enfans, & cela l'affigeoit fort. Cependant il engagea par des presens considérables tous les saints personnages de ses états à demander au Ciel un fils pour lui, & leurs prières ne furent pas inutiles : La reine devint grosse, & accoucha très heureusement d'un prince qui fut nommé Zeyn Alasnam, c'est à dire, *l'ornement des Statues.*

Le Roi fit assembler tous les astrologues de son royaume, & leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs observations qu'il vivroit
long

long-tems, qu'il seroit courageux; mais qu'il auroit besoin de courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçoient. Le Roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puis qu'il doit être courageux. Il est bon que les princes éprouvent des disgraces, l'adversité purifie leur vertu. Ils en savent mieux régner.

Il récompensa les astrologues & les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin, il se proposoit d'en faire un prince accompli, quand tout à coup ce bon Roi tomba malade d'une maladie que ses médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appella son fils & lui recommanda entr'autres choses de s'attacher à se

138 *Les mille Et une Nait,*
se faire aimer plutôt qu'à se faire
craindre de son peuple : de ne
point prêter l'oreille aux fla-
teurs, & d'être aussi lent à récom-
penser qu'à punir, parce qu'il ar-
rivoit souvent que les Rois sé-
duits par de fausses apparences, a-
cabloient de bien-faits les mé-
chans & opprimoient l'innocence.
Aussi, tôt que le Roi fut mort,
le prince Zeyn prit le deuil, qu'il
porta durant sept jours. Le huit-
ième, il monta sur le trône, ôta
du trésor royal le sceau de son
père pour y mettre le sien, &
commença à goûter la douceur
de régner. Le plaisir de voir tous
ses courtisans fléchir devant lui,
& faire leur unique étude de lui
prouver leur obéissance & leur
zèle : en un mot, le pouvoir sou-
verain eut trop de charmes pour
lui. Il ne regarda que ce que ses
sujets lui devoient sans penser à
ce qu'il devoit à eux. Il se mit
peu

peu en peine de les bien gouverner. Il se plongea dans toutes sortes de débaüches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règle ; & comme il étoit naturellement prodigue , il ne mit aucun frein à ses largesses, de sorte qu'insensiblement ses finances & ses favoris épuïsèrent ses trésors.

La reine sa mère vivoit encore. C'étoit une princesse sage & prudente. Elle avoit essayé plusieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités & des débaüches du Roi son fils, en lui représentant que s'il ne changeoit bien-tôt de conduite, non seulement il dissiperoit ses richesses, mais qu'il aliéneroit même l'esprit de ses peuples, & causeroit une révolution qui lui coûteroit peut-être la couronne & la vie. Peu s'en falut que ce qu'elle avoit

voit prédit n'arrivât, les peuples commencèrent à murmurer contre le gouvernement, & leurs murmures auroient infailliblement été suivis d'une révolte générale, si la reine n'eût eu l'adresse de la prévenir; mais cette princesse informée de la mauvaise disposition des choses en avertit le Roi, qui se laissa persuader enfin. Il confia le ministère à de sages vieillards qui sûrent bien retenir les sujets dans le devoir.

Cependant Zeyn voyant toutes ses richesses consumées, se repentit de n'en avoir pas fait un meilleur usage. Il tomba dans une mélancolie mortelle & rien ne pouvoit le consoler. Une nuit il vit en songe un vénérable vieillard qui s'avança vers lui, & lui dit d'un air riant : *Zeyn, sache qu'il n'y a pas de chagrin qui ne soit suivi de joye; point de malheur qui ne traîne à sa suite quelque bonheur. Si tu veux*
voir

voir la fin de ton affliction, lève toi. Pars pour l'Egypte, va-t. en au Caire. Une grande fortune t'y attend.

Le Prince à son réveil fut frappé de ce songe. Il en parla fort sérieusement à la reine sa mère qui n'en fit que rire. Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Egypte sur la foi de ce beau songe? Pourquoi non, madame, répondit Zeyn? Pensez-vous que tous les songes soient chimériques? Non, non, il y en a de mystérieux. Mes précepteurs m'ont raconté mille histoires qui ne me permettent pas d'en douter. D'ailleurs, quand je n'en ferois pas persuadé, je ne pourrois me défendre d'écouter mon songe. Le vieillard qui m'est aparu avoit quelque chose de surnaturel. Ce n'est point un de ces hommes, que la seule vieillesse rend respectables; je ne sai quel air divin étoit répandu dans sa
per-

142 *Les mille & une Nuit*,
personne. Il étoit tel enfin que
l'on nous représente nôtre grand
Prophète & si vous voulez que je
vous découvre ma pensée, je croi
que c'est lui, qui touché de mes
peines, veut les soulager. Je me
fie à la confiance qu'il m'a inspi-
rée. Je suis plein de ses promes-
ses, & j'ai résolu de suivre sa voix.
La reine essaya de l'en détour-
ner, mais elle n'en put venir à
bout. Le prince lui laissa la con-
duite du royaume, sortit une nuit
du palais fort secrettement, &
prit la route du Caire sans vouloir
être accompagné de personne.

Après beaucoup de fatigue &
de peine, il arriva dans cette fa-
meuse ville dont il y en a peu de
semblables au monde, soit pour la
grandeur, soit pour la beauté. Il
alla descendre à la porte d'une
Mosquée, où se font tant de tablés de
l'assitude il se coucha. A peine
fut-il endormi qu'il vit de même
vieil-

vieillard qui lui dit : O ! mon fils ,
je suis content de toi , tu as ajouté foi
à mes paroles. Tu es venu ici sans que
la longueur & les difficultés des che-
mins t'ayent rebuté ; mais aprens que
je ne t'ai fait faire un si long voyage
que pour t'éprouver. Je vois que tu
as du courage & de la fermeté. Tu
mérites que je te rende le plus riche
& le plus heureux de tous les princes
de la terre ; retourne à Balsora , tu
trouveras dans ton palais des riches-
ses immenses. Jamais Roi n'en a tant
possédé qu'il y en a.

Le prince ne fut pas satisfait
de ce songe. Hélas ! dit-il en lui-
même après s'être réveillé, quel-
le étoit mon erreur ! ce vieillard
que je croyois nôtre grand Pro-
phète n'est qu'un pur ouvrage
de ma fantaisie agitée. J'en avois
l'imagination si remplie qu'il n'
est pas surprenant que j'y aye rê-
vé une seconde fois. Retournons
à Balsora ; que ferois-je ici plus
long

144 *Les mille & une Nuit*,
long-tems? Je suis bien heureux
de n'avoir dit à personne qu'à ma
mère le motif de mon voyage. Je
deviendrois la fable de mes peu-
ples s'ils le savoient.

Il reprit donc le chemin de son
royaume, & dès qu'il y fut arri-
vé, la reine lui demanda s'il reve-
noit content? Il lui conta tout ce
qui s'étoit passé & parut si mor-
tifié d'avoir été trop crédule,
que cette princesse au lieu d'aug-
menter son ennui par des repro-
ches ou par des railleries, le con-
sola. Cessez de vous affliger, mon
fils, lui dit-elle; si Dieu vous des-
tine des richesses, vous les acqué-
rerez sans peine. Demeurez en
repos, tout ce que j'ai à vous re-
commander, c'est d'être vertu-
eux. Renoncez aux delices de la
danse, des orgues & du vin cou-
leur de pourpre. Fuyez tous ces
plaisirs; ils vous ont déjà pensé
perdre. Apliquez vous à rendre
vos

vos sujets heureux; en faisant leur bonheur vous assurerez le vôtre.

Le prince Zeyn jura qu'il suivroit désormais tous les conseils de sa mère, & ceux des sages Vifirs dont elle avoit fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement. Mais dès la première nuit qu'il fut de retour en son palais, il vit en songe pour la troisième fois le vieillard qui lui dit : *O! courageux Zeyn, le tems de ta prospérité est enfin venu. Demain matin, d'abord que tu sera levé, prends une pioche & va fouiller dans le cabinet du feu Roi. Tu y découvriras un grand trésor.*

Le Prince ne fut pas plutôt réveillé qu'il se leva. Il courut à l'appartement de la reine, & lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau songe qu'il venoit de faire. En vérité, mon fils, dit la reine en souriant, voilà un vieillard bien obstiné; il n'est pas con-

tent de vous avoir trompé deux fois. Etes-vous d'humeur à vous y fier encore? Non, Madame, répondit Zeyn, je ne crois nullement ce qu'il m'a dit; mais je veux par plaisir visiter le cabinet de mon père. Oh! je m'en doutois bien, s'écria la reine en éclatant de rire; allez mon fils, contentez-vous. Ce qui me console, c'est que la chose n'est pas si fatigante que le voyage d'Égypte.

Hé bien, Madame, reprit le Roi, il faut vous l'avouer, ce troisième songe m'a rendu ma confiance. Il est lié aux deux autres: car enfin examinons toutes les paroles du vieillard. Il m'a d'abord ordonné d'aller en Égypte: là il m'a dit qu'il ne m'avoit fait faire ce voyage que pour m'éprouver. Retourne à Balsora, m'a-t-il dit ensuite; c'est-là que tu dois trouver des trésors. Cette nuit il m'a marqué précisément
l'en-

l'endroit où ils sont. Ces trois songes, ce me semble, sont suivis. Ils n'ont rien d'équivoque. Pas une circonstance qui embarrasse. Après tout, ils peuvent être chimeriques; mais j'aime mieux faire une recherche vaine, que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut-être de grandes richesses en faisant mal à propos l'esprit fort.

En achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la reine, se fit donner une pioche & entra seul dans le cabinet du feu Roi. Il se mit à piocher, & il leva plus de la moitié des carreaux du pavé sans apercevoir la moindre apparence d'un trésor. Il quitta l'ouvrage pour se reposer un moment, disant en lui-même : J'ai bien peur que ma mère n'ait eu raison de se moquer de moi. Néanmoins il reprit courage & continua son travail. Il n'eut pas su-

jet de s'en repentir : Il découvrit tout à coup une pierre blanche qu'il leva, & dessous il trouva une porte sur laquelle étoit attaché un cadenas d'acier. Il le rompit à coups de pioche, & ouvrit la porte qui couvroit un escalier de marbre blanc. Il alluma aussi-tôt une bougie & descendit par cet escalier dans une chambre parquettée de porcelaines de la Chine, & dont les lambris & le plafond étoient de cristal. Mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre estrades sur chacune desquelles il y avoit dix urnes de porphyre. Il s'imagina qu'elles étoient pleines de vin. Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux : je ne doute pas qu'il ne soit excellent. Il s'aprocha de l'une de ces urnes ; il en ôta le couvercle, & vit avec autant de surprise que de joye qu'elle étoit remplie de pièces d'or. Il visita les quarante

urnes l'une après l'autre, & les trouva pleines de sequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la reine.

Cette princesse fut dans un étonnement qu'on ne peut exprimer quand elle entendit le rapport que le Roi lui fit de tout ce qu'il avoit vû. O! mon fils, s'écria-t-elle, gardez-vous de dissiper follement tous ces biens comme vous avez déjà fait ceux du trésor royal. Que vos ennemis n'ayent pas un si grand sujet de se réjouir. Non, Madame, répondit Zeyn; je vivrai désormais d'une manière qui ne vous donnera que de la satisfaction.

La reine pria le Roi son fils de la mener dans cet admirable souterrain que le feu Roi son mari avoit fait faire si secrettement qu'elle n'en avoit jamais ouï parler. Zeyn la conduisit au cabinet, l'aïda à descendre l'escalier de mar-

bre & la fit entrer dans la chambre où étoient les urnes. Elle regarda toutes choses d'un œil curieux, & remarqua dans un coin une petite urne de la même matière que les autres. Le prince ne l'avoit point encore aperçue: il la prit, & l'ayant ouverte, il trouva dedans une clef d'or. Mon fils, dit alors la reine, cette clef enferme sans doute quelque nouveau trésor: cherchons par tout; voyons si nous ne découvrirons point à quel usage elle est destinée.

Ils examinèrent la chambre avec une extrême attention, & trouvèrent enfin une serrure au milieu d'un lambris. Ils jugèrent que c'étoit celle dont ils avoient la clef. Le Roi en fit l'essai sur le champ. Aussi-tôt une porte s'ouvrit & leur laissa voir une autre chambre au milieu de laquelle étoient neuf pieds d'estaux d'or massif, dont huit souûtenoient
cha-

chacun une statue faite d'un seul diamant ; & ces statues jettoient tant d'éclat que la chambre en étoit toute éclairée.

O ciel, s'écria Zeyn tout surpris ! où est ce que mon père a pû trouver de si belles choses ? Le neuvième pied-d'estal redoubla son étonnement ; car il y avoit dessus une pièce de satin blanc, sur laquelle étoient écrits ces mots : *O mon cher fils ! ces huit statues m'ont coûté beaucoup de peine à acquérir. Mais quoi qu'elles soient d'une grande beauté, sache qu'il y en a une neuvième au monde qui les surpasse. Elle vaut mieux toute seule que mille comme celles que tu vois. Si tu soubaites de t'en rendre possesseur, va dans la ville du Caire en Egypte. Il y a là un de mes anciens esclaves appelé Mobarec ; tu n'auras nulle peine à le découvrir. La première personne que tu rencontreras t'enseignera sa demeure. Va le trou-*

152 *Les mille & une Nuit*,
ver, dis lui tout ce qui t'est arrivé.
Il te connoitra pour mon fils, & il te
conduira jusqu'au lieu où est cette
merveilleuse statue que tu obtien-
dras avec ton salut.

Le Prince après avoir lû ces paroles, dit à la reine : je ne veux point manquer cette neuvième statue. Il faut que ce soit une pièce bien rare, puisque celles-ci toutes ensemble ne la valent pas. Je vais partir pour le grand Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution ? Non, mon fils, répondit la reine, je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de nôtre grand Prophete, il ne permettra pas que vous périssiez dans ce voyage : partez quand il vous plaira ; vos Vifirs & moi nous gouvernerons bien l'état pendant vôtre absence. Le prince fit préparer son équipage ; mais il ne voulut mener avec lui qu'un

qu'un petit nombre d'esclaves seulement.

Il ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'étoit un des plus riches citoyens de la ville: qu'il vivoit en grand Seigneur; & que sa maison étoit ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire, & il frapa à la porte. Un esclave ouvre, & lui dit: que souhaitez-vous, & qui êtes vous? Je suis étranger, répondit le Prince. J'ai oui parler de la générosité du Seigneur Mobarec, & je viens loger chez lui. L'esclave pria Zeyn d'attendre un moment, puis il alla dire cela à son maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'esclave revint à la porte, & dit au prince qu'il étoit le bien venu.

Alors Zeyn entra, traversa une grande cour, & passa dans une

154 *Les mille & une Nuit*,
falle magnifiquement ornée, où
Mobarec qui l'atendoit, le reçut
fort civilement & le remercia de
l'honneur qu'il lui faisoit de vou-
loir bien prendre un logement
chez lui. Le prince après avoir
répondu à ce compliment, dit à
Mobarec : Je suis fils du feu Roi
de Balsora, & je m'appelle Zeyn
Alafnam. Ce Roi, dit Mobarec a
été autrefois mon maître ; mais,
Seigneur, je ne lui ai point con-
nu de fils ; quel âge avez-vous ?
J'ai vingt ans, répondit le prince.
Combien y en a-t-il que vous a-
vez quité la cour de mon père ? Il
y en a près de vingt-deux, dit
Mobarec ; mais comment me
persuaderez-vous que vous êtes
son fils ? mon père, repartit Zeyn,
avoit sous son cabinet un souÿter-
rain, dans lequel j'ai trouvé qua-
rante urnes de porphyre toutes
pleines d'or. Et quelle autre cho-
se y a-t-il encore, repliqua Mo-
ba-

barec ? Il y a , dit le prince , neuf pieds - d'estaux d'or massif , sur huit desquels sont huit statues de diamant , & il y a sur le neuvième une pièce de satin blanc sur laquelle mon père a écrit ce qu'il faut que je fasse pour aquérir une nouvelle statue plus précieuse que les autres ensemble. Vous savez le lieu où est cette statue , parce qu'il est marqué sur le satin que vous m'y conduirez.

Il n'eut pas achevé ces paroles que Mobarec se jetta à ses genoux , & lui baisant une de ses mains à plusieurs reprises , je rends graces à Dieu , s'écria-t-il , de vous avoir fait venir ici. Je vous connois pour le fils du Roi de Balfora. Si vous voulez aller au lieu où est la statue merveilleuse , je vous y mènerai. Mais il faut auparavant vous reposer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un festin aux grands du Car

re. Nous étions à table, lors qu'on m'est venu avertir de vôtre arrivée. Dédaignerez vous, Seigneur, de venir vous réjouir avec nous? Non, répondit Zeyn; je serai ravi d'être de vôtre festin. Aussi-tôt Mobarec le conduisit sous un dôme où étoit la compagnie. Il le fit mettre à table, & commença de le servir à genoux. Les grands du Caire en furent surpris. Ils se disoient tout bas les uns aux autres: Hé! qui est donc cet étranger que Mobarec sert avec tant de respect?

Après qu'ils eurent mangé Mobarec prit la parole: Grands du Caire, dit-il, ne foyez pas étonnez de m'avoir vû servir de cette sorte ce jeune étranger. Sachez que c'est le fils du Roi de Balsora mon maître. Son père m'acheta de ses propres deniers. Il est mort sans m'avoir donné la liberté; ainsi je suis encore esclave, &
par

par conséquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince son unique héritier. Zeyn l'interrompit en cet endroit : ô ! Mobarec, lui dit-il, je déclare devant tous ces Seigneurs que je vous afranchis dès ce moment ; & que je retranche de mes biens votre personne avec tout ce que vous possédez : voyez outre cela ce que vous souhaitez que je vous donne. Mobarec à ce discours baïsa la terre, & fit de grands remercimens au prince. Ensuite on apporta le vin. Ils en burent toute la journée, & sur le soir les présens furent distribuez aux convives qui se retirèrent.

Le lendemain Zeyn dit à Mobarec : j'ai pris assez de repos. Je ne suis point venu au Caire pour vivre dans les plaisirs : j'ai dessein d'avoir la neuvième statue ; il est tems que nous partions pour l'aller conquérir. Seigneur, répon-

dit Mobarec, je suis prêt à céder à votre envie; mais vous ne savez pas tout les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuse conquête. Quelque péril qu'il y ait, repliqua le prince, j'ai résolu de l'entreprendre: j'y périrai, où j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le fait arriver: accompagnez moi seulement & que votre fermeté soit égale à la mienne.

Mobarec le voyant déterminé à partir, apella ses domestiques & leur ordonna d'apréter les équipages. Ensuite le prince & lui firent l'ablution & la prière de précepte apellée *Farz*. Après quoi ils se mirent en chemin. Ils remarquerent sur leur route une infinité de choses rares & merveilleuses. Ils marcherent pendant plusieurs jours, au bout desquels étant arrivez dans un séjour délicieux ils descendirent
de

de cheval. Alors Mobarec dit à ses domestiques qui les suivoient : demeurez en cet endroit & gardez soigneusement les équipages jusqu'à notre retour. Puis il dit à Zeyn : allons, Seigneur, avançons nous seuls : nous sommes proches du lieu terrible où l'on garde la neuvième statue. Vous allez avoir besoin de votre courage.

Ils arrivèrent bien-tôt au bord d'un grand lac : Mobarec s'assit sur le rivage en disant au prince : il faut que nous passions cette mer. Hé ! comment la pourrions nous passer, répondit Zeyn ? nous n'avons point de bateau. Vous en verrez paroître un dans un moment, reprit Mobarec. Le bateau enchanté du Roi des Génies va venir nous prendre, mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire. Il faut garder un profond silence : ne parlez point au batelier. Quel-
que

que singulière que vous paroisse sa figure, quelque chose d'extraordinaire que vous puissiez remarquer ne dites rien. Car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot quand nous serons embarquez, la barque fondra sous les eaux. Je saurai bien me taire, dit le prince : vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire & je le ferai fort exactement.

En parlant ainsi il aperçut tout à coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge : il avoit un mât d'ambre fin, avec une banderolle de satin bleu. Il n'y avoit dedans qu'un batelier dont la tête ressembloit à celle d'un éléphant, & son corps avoit la forme de celui d'un tygre. Le bateau s'étant approché du prince & de Mobarec, le batelier les prit avec sa trompe l'un après l'autre, & les mit dans son bateau. Ensuite il les passa de l'autre côté du lac

en

en un instant. Il les reprit avec sa trompe, les posa sur le rivage & disparut aussi-tôt avec sa barque.

Nous pouvons présentement parler, dit Mobarec. L'isle où nous sommes est celle du Roi des Génies. Il n'y en a point de semblables dans tout le monde. Regardez de tous côtez, prince: est-il un plus charmant séjour? C'est sans doute une véritable image de ce lieu ravissant que Dieu destine aux fidèles observateurs de notre loi. Voyez les champs parsez de fleurs & de toutes sortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres, dont les fruits délicieux font plier les branches jusqu'à terre. Goûtez le plaisir que doivent causer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiseaux de mille espèces inconnues dans les autres pays. Zeyn ne pouvoit se lasser de considérer la beauté des choses
qui

qui l'environnoient, & il en remarquoit de nouvelles à mesure qu'il s'avançoit dans l'isle.

Enfin, ils arrivèrent devant un palais de fines émeraudes, entouré d'un large fossé, sur les bords duquel d'espace en espace étoient plantez des arbres si hauts qu'ils couvroient de leur ombre tout le palais. Vis à vis de la porte qui étoit d'or massif, il y avoit un pont fait d'une seule écaille de poisson, quoi qu'il eût pour le moins six toises de long & trois de large. On voyoit à la tête du pont une troupe de Génies d'une hauteur démesurée qui défendoient l'entrée du château avec de grosses massues d'acier de la Chine.

N'allons pas plus avant, dit Mobarec. Ces Génies nous assommeront, & si nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique.

que. En même tems il tira d'une bourse qu'il avoit sous sa robe quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entourra sa ceinture & mit une autre sur son dos. Il donna les deux autres au prince qui en fit le même usage. Après cela Mobarec étendit sur la terre deux grandes napes aux bords desquelles il répandit quelques pierreries avec du musc & de l'ambre. Il s'assit ensuite sur une de ces napes, & Zeyn s'assit sur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au prince : Seigneur, je vais présentement conjurer le Roi des Génies qui habite ce palais qui s'offre à nos yeux. Puisse-t-il venir à nous sans colére. Je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur la reception qu'il nous fera. Si nôtre arrivée dans son isle lui déplaît, il paroîtra sous la figure d'un monstre éfrovable ; mais s'il aprouve vôtre
des-

164 *Les mille & une Nuit*,
dessein, il se montrera sous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il sera devant nous, il faudra vous lever & le saluer sans sortir de votre nape, parce que vous péririez infailliblement si vous en sortiez. Vous lui direz : Souverain maître des Génies, mon père qui étoit votre serviteur a été emporté par l'ange de la mort. Puisse votre Majesté me protéger comme elle a toujours protégé mon père. Et si le Roi des Génies, ajouta Mobarec, vous demande quelle grace vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez : Sire, c'est la neuvième statue que je vous supplie très-humblement de me donner.

Mobarec après avoir instruit de la sorte le prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Aussi-tôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut suivi d'un coup de tonnerre. Toute l'is-
le

le se couvrit d'épaisses ténébres. Il s'éleva un vent furieux. L'on entendit ensuite un cri épouvantable. La terre en fut ébranlée, & l'on sentit un tremblement pareil à celui qu'Asrafyel doit causer le jour du Jugement.

Zeyn sentit quelque émotion, & commençoit à tirer d'un pareil prélude un fort mauvais présage, lorsque Mobarec, qui savoit mieux que lui ce qu'il en falloit penser, se prit à sourire, & dit : rassurez vous, mon prince, tout va bien. En éfet, dans le moment le Roi des Génies se fit voir sous la forme d'un bel homme. Il ne laissoit pas toutefois d'avoir dans son air quelque chose de farouche.

D'abord que le prince Zeyn l'aperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avoit dicté. Le Roi des Génies en souirit & répondit: O! mon fils, j'aimois ton père,

père, & toutes les fois qu'il me venoit rendre ses respects, je lui faisois présent d'une statue qu'il emportoit. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton père quelques jours avant sa mort d'écrire ce que tu as lû sur la pièce de satin blanc. Je lui promis de te prendre sous ma protection & de te donner la neuvième statue qui surpasse en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'est moi que tu as vû en songe sous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le souterrain où sont les urnes & les statues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'est arrivé, ou plutôt j'en suis la cause : je fais ce qui t'a fait venir ici; tu obtiendras ce que tu desires. Quand je n'aurois pas promis à ton père de te le donner je te l'acorderois volontiers. Mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un ser-

serment inviolable, que tu reviendras dans cette isle, & que tu m'amèneras une fille qui sera dans sa quinzième année, qui n'aura jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connoître. Il faut de plus que sa beauté soit parfaite, & que tu sois si bien maître de toi que tu ne formes même aucun désir de la posséder en la conduisant ici.

Zeyn fit le serment téméraire qu'on exigeoit de lui, Mais, Seigneur, dit-il ensuite, je suppose que je sois assez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez; comment pourrai-je savoir ses sentimens intérieurs? J'avoue, répondit le Roi des Génies en souriant, que tu t'y pourrois tromper à sa mine. Cette connoissance passe les enfans d'Adam. Aussi n'ai-je pas dessein de m'en rapporter à toi là-dessus. Je te donnerai un miroir
qui

168 *Les mille & une Nuit* ,
qui fera plus sûr que tes con-
jectures. Dès que tu auras vû une
fille de quinze ans parfaitement
belle , tu n'auras qu'à regarder
dans ton miroir. Tu y verras l'i-
mage de cette fille. La glace se
conservera pure & nette si la fil-
le est chaste ; & si au contraire la
glace se ternit , ce sera une mar-
que assurée que la fille n'aura pas
toujours été sage , ou du moins
qu'elle aura souhaité de cesser de
l'être. N'oublie donc pas le ser-
ment que tu m'as fait. Garde-le
en homme d'honneur ; autrement
je t'ôterai la vie , quelque amitié
que je me sente pour toi. Le prin-
ce Zeyn Alasnam protesta de
nouveau qu'il tiendrait exacte-
ment sa parole.

Alors le Roi des Génies lui mit
entre les mains un miroir , en di-
sant : O ! mon fils , tu peux t'en re-
tourner quand tu voudras. Voilà
le miroir dont tu dois te servir.

Zeyn

Zeyn & Mobarec prirent congé du Roi des Génies & marcherent vers le lac. Le batelier à tête d'élephant vint à eux avec sa barque & les repassa de la même manière qu'il les avoit passez. Ils rejoignirent les personnes de leur suite avec lesquelles ils retournèrent au Caire.

Le prince Alafnam se reposa quelques jours chez Mobarec; ensuite il lui dit : partons pour Bagdad. Allons y chercher une fille pour le Roi des Génies. Hé! ne sommes-nous pas au grand Caire, répondit Mobarec? N'y trouverons nous pas bien de belles filles? Vous avez raison, reprit le prince; mais comment ferons nous pour découvrir les endroits où elles sont? Ne vous mettez point en peine de cela, Seigneur, repliqua Mobarec: Je connois une vieille femme fort adroite. Je la veux charger de cet emploi:

170 *Les mille & une Nuits*,
elle s'en aquitera bien.

Efectivement, la vieille eut l'adresse de faire voir au prince un grand nombre de très belles filles de quinze ans ; mais lors qu'après les avoir regardées, il venoit à consulter son miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace se ternissoit toujours. Toutes les filles de la cour & de la ville qui se trouvèrent dans leur quinzième année subirent l'examen l'une après l'autre, & jamais la glace ne se conserva pure & nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rencontrer de filles chastes au Caire, ils allèrent à Bagdad. Ils louèrent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencèrent à faire bonne chère. Ils tenoient table ouverte, & après que tout le monde avoit mangé dans le palais on portoit les restes aux Derviches,

ches, qui par là subsistoient commodément.

Or il y avoit dans le quartier un Iman apellé Boubekir Muezin. C'étoit un homme vain, fier & envieux. Il haïssoit les gens riches, seulement parce qu'il étoit pauvre. Sa misère l'aigrissoit contre la prospérité de son prochain. Il entendit parler de Zeyn Alafnam & de l'abondance qui régnoit chez lui; & il ne lui en falut pas davantage pour prendre ce prince en aversion. Il poussa même la chose si loin, qu'un jour dans sa Mosquée il dit au peuple après la prière du soir: ô! mes frères, j'ai oui dire qu'il est venu loger dans nôtre quartier un étranger qui dépense tous les jours des sommes immenses. Que faisons? cet inconnu est peut-être un scélérat qui aura volé dans son pays des biens considérables, & il vient dans cette grande ville se-

donner du bon tems : prenons y garde , mes frères. Si le Calife apprend qu'il y a un homme de cette sorte dans nôtre quartier, il est à craindre qu'il ne nous punisse de ne l'en avoir pas averti. Pour moi , je vous déclare que je m'en lave les mains, & que s'il en arrive quelque accident ce ne sera pas ma faute. Le peuple qui se laisse aisément persuader , cria tout d'une voix à Boubekir : c'est vôtre affaire , docteur ; faites savoir cela au conseil. Alors l'Iman satisfait se retira chez lui & se mit à composer un mémoire, résolu de le présenter le lendemain au Calife.

Mais Mobarec qui avoit été à la prière , & qui avoit entendu comme les autres le discours du docteur , mit cinq cens sequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de plusieurs étoffes de soye, & s'en alla chez Boubekir. Le
doc-

docteur lui demanda d'un ton brusque ce qu'il souhaitoit ? O ! docteur lui répond Mobarec d'un air doux , & lui mettant entre les mains l'or & les étoffes , je suis vôtre voisin & vôtre serviteur. Je viens de la part du prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de vôtre mérite ; & il m'a chargé de vous venir dire qu'il souhaitoit de faire connoissance avec vous. En attendant il vous prie de recevoir ce petit présent. Boubekir fut transporté de joye, & répondit à Mobarec : de grace, Seigneur, demandez bien pardon au prince pour moi. Je suis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir ; mais je réparerai ma faute , & dès demain j'irai lui rendre mes devoirs.

En éfet , le jour suivant après la prière du matin , il dit au peuple. Sachez, mes frères, qu'il n'y a personne qui n'ait ses ennemis.

L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlois hier au soir n'est point un méchant homme, comme quelques gens mal-intentionnés me l'ont voulu faire accroire: c'est un jeune prince très vertueux. Gardons nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au Calife.

Boubekir par ce discours ayant effacé de l'esprit du peuple l'opinion qu'il avoit donnée de Zeyn le soir précédent, s'en retourna chez lui. Il prit ses habits de cérémonie, & alla voir ce jeune prince qui le reçut très amiablement. Après plusieurs compliments de part & d'autre, Boubekir dit au prince: Seigneur, vous proposez-vous d'être long tems à Bagdad? j'y demeurerai, lui répondit Zeyn, jusqu'à ce que j'aye trouvé une fille qui soit dans sa quinzième année, de plus
par-

parfaitement belle, & si chaste, qu'elle n'ait jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connoître. Vous cherchez une chose assez rare, repliqua l'Iman, & je craindrois fort que votre recherche ne fût inutile, si je ne savois pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été Visir autrefois; mais il a quitté la cour, & vit depuis long-tems dans une maison écartée où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, Seigneur, si vous voulez, la lui demander pour vous: Je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. N'allons pas si vite, repartit le prince. Je n'épouserai point cette fille que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous; mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez vous donner? Hé! quelles assurances

en voulez vous avoir, dit Boubekir? Il faut que je la voye en face, répondit Zeyn, je n'en veux pas d'avantage pour me déterminer. Vous vous connoissez donc bien en phyfionomie, reprit l'Iman en souïriant? Hé bien, venez avec moi chez son père: je le prierai de vous la laisser voir un moment en sa présence.

Muezin conduisit le prince chez le Visir, qui ne fut pas plutôt instruit de la naissance & du dessein de Zeyn, qu'il fit venir sa fille & lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite & si piquante ne s'étoit présentée aux yeux du jeune Roi de Balsora. Il en demeura surpris; & dès qu'il put éprouver si cette fille étoit aussi chaste que belle, il tira son miroir, & la glace se conserva pure & nette.

Quand il vit qu'il avoit enfin trouvé une personne telle qu'il la
sou-

souhaitoit, il pria le Visir de la lui acorder. Aussi-tôt on envoya chercher le Cadi qui vint ; & on fit le contract & la prière du mariage. Après cette cérémonie Zeyn mena le Visir en sa maison où il le régala magnifiquement & lui fit des présens considérables. Ensuite il envoya une infinité de joyaux à la mariée par Mobarec qui la lui amena chez lui, où les nœces furent célébrées avec toute la pompe qui convenoit au rang de Zeyn. Quand tout le monde se fut retiré, Mobarec dit à son maître : allons, Seigneur, ne demeurons pas plus long-tems à Bagdad. Reprenons le chemin du Caire. Souvenez vous de la promesse que vous avez faite au Roi des Génies. Partons, répondit le Prince, il faut que je m'en aquite avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que si j'obéis au Roi des

178 *Les mille & une Nuit*,

Génies, ce n'est pas sans violence. La personne que je viens d'épouser est charmante, & je suis tenté de l'emmener à Balsora pour la placer sur le trône. Ah! Seigneur, repliqua Mobarec, gardez vous de céder à votre envie. Rendez vous maître de vos passions, & quelque chose qu'il vous en puisse coûter, tenez parole au Roi des Génies. Hé bien, Mobarec, dit le prince, ayez donc soin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux. Peut-être même ne l'ai-je que trop vûe.

Mobarec fit faire les préparatifs du départ; ils retournerent au Caire, & de là prirent la route de l'isle du Roi des Génies. Lorsqu'ils y furent, la fille qui avoit fait le voyage en litière, & que le prince n'avoit point vûe depuis le jour des nôces, dit à Mobarec: en quels lieux sommes-nous? Serons

rons nous bien tôt dans les états du prince mon mari? Madame, repondit Mobarec, il est tems de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épousée que pour vous tirer du sein de votre père. C'en est point pour vous rendre souveraine de Balsora qu'il vous a donné sa foi. C'est pour vous livrer au Roi des Génies qui lui a demandé une fille de votre caractère. A ces mots, elle se mit à pleurer amèrement, ce qui attendrit fort le prince & Morabec. Ayez pitié de moi, leur disoit elle. Je suis une étrangère; vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite.

Ses larmes & ses plaintes furent inutiles. On la présenta au Roi des Génies, qui après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn: Prince, je suis content de vous. La fille que vous m'avez amenée est charmante & chaste,

180 *Les mille & une Nuit,*
& l'effort que vous avez fait pour
me tenir parole m'est agréable.
Retournez dans vos états. Et
quand vous entrerez dans la
chambre souterraine où sont les
huit statues, vous y trouverez la
neuvième que je vous ai promi-
se. Je vais l'y faire transporter par
mes Génies. Zeyn remercia le
Roi, & reprit la route du Caire
avec Mobarec; mais il ne demeu-
ra pas long tems dans cette ville.
L'impatience de voir la neuvié-
me statue lui fit précipiter son
départ. Cependant, il ne laissoit
pas de penser souvent à la fille
qu'il avoit épousée, & se repro-
chant la tromperie qu'il lui avoit
faite, il se regardoit comme la
cause & l'instrument de son mal-
heur. Hélas! disoit-il en lui-mê-
me, je l'ai enlevée aux tendresses
de son père pour la sacrifier à un
Genie. O beauté sans pareille!
vous méritiez un meilleur sort.

Le

Le prince Zeyn occupé de ces pensées arriva enfin à Balsora; où ses sujets charmés de son retour firent de grandes réjouissances. Il alla d'abord rendre compte de son voyage à la reine sa mère, qui fut ravie d'apprendre qu'il avoit obtenu la neuvième statue. Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir, car elle est sans doute dans le souterrain, puisque le Roi des Génies vous a dit que vous l'y trouveriez. Le jeune Roi & sa mère, tous deux pleins d'impatience de voir cette statue merveilleuse, descendirent dans le souterrain, & entrèrent dans la chambre des statues; mais quelle fut leur surprise, lors qu'au lieu d'une statue de diamant, ils aperçurent sur le neuvième pied d'estal une parfaitement belle fille que le prince reconnut pour celle qu'il avoit conduite dans l'île des Génies. Prince, lui dit la jeune

elle, vous êtes fort étonné de me voir ici. Vous vous attendiez à trouver quelque chose de plus précieux que moi; & je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous proposiez une plus belle récompense. Non Madame; répondit Zeyn, le Ciel m'est témoin que j'ai plus d'une fois pensé manquer de foi au Roi des Génies pour vous conserver à moi. De quelque prix que puisse être une statue de diamant, vaut elle le plaisir de vous posséder? Je vous aime mieux que tous les diamans, & toutes les richesses du monde.

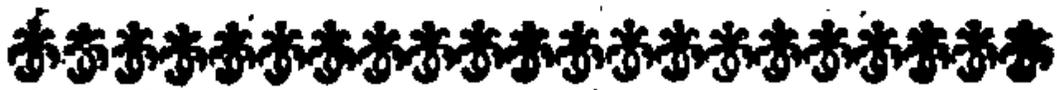
Dans le tems qu'il achevoit de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain. La mère de Zeyn en fut épouvantée: mais le Roi des Génies qui parut aussi-tôt dissipa sa frayeur. Madame, lui dit-il, je
pro-

protége & j'aime votre fils. J'ai voulu voir si à son âge il seroit capable de dompter ses passions. Je sai bien que les charmes de cette jeune personne l'ont frappé, & qu'il n'a pas exactement tenu la promesse qu'il m'avoit faite de ne point souhaiter sa possession; mais je connois trop la fragilité de la nature humaine pour m'en ofenser, & je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvième statue que je lui destinois. Elle est plus rare & plus précieuse que les autres. Vivez Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse. Et si vous voulez qu'elle vous garde une foi pure & constante, aimez-la toujours; mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, & je répons de sa fidélité. Le Roi des Génies disparut à ces paroles, & Zeyn enchanté de la jeune dame,

me,

me, consumma son mariage dès le jour même; la fit proclamer reine de Balsora: & ces deux époux, toujours fidèles, toujours amoureux, passèrent ensemble un grand nombre d'années.

La Sultane des Indes n'eut pas plutôt fini l'histoire du prince Zeyn Alasnam, qu'elle demanda la permission d'en commencer une autre. Ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour alloit bientôt paroître, cette Princesse en fit le recit dans ces termes.



HISTOIRE

DE

C O D A D A D,

ET DE SES FRÈRES.

Ceux qui ont écrit l'histoire du royaume de Dyarbekir, rapportent que dans la ville de Har-

Harran régnoit autrefois un Roi très magnifique & très puissant. Il n'aimoit pas moins les sujets qu'il en étoit aimé. Il avoit mille vertus, & il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux, que d'avoir un héritier. Quoi qu'il eût dans son serail les plus belles femmes du monde, il ne pouvoit avoir d'enfans. Il en demandoit sans cesse au ciel, & une nuit, pendant qu'il goûtoit la douceur du sommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un Prophete, lui aparut, & lui dit: tes prières sont exaucées. Tu as enfin obtenu ce que tu desirois; lève-toi aussi-tôt que tu seras réveillé, mets-toi en prières & fais deux genufléxions; après cela va dans les jardins de ton palais, appelle ton jardinier & lui ordonne de t'apporter une grenade, manges-en autant de grains qu'il te plaira & tes souhaits seront comblez.

Le Roi rapellant ce songe à son réveil, en rendit graces au ciel. Il se leva, se mit en prières, fit deux genufléxions, puis il alla dans les jardins où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre & qu'il mangea. Il avoit cinquante femmes qui partageoient son lit. Elles devinrent toutes grosses, mais il y en eut une, nommée Pirouzé, dont la grossesse ne parut point. Il en conçut de l'aversion pour cette dame, & il vouloit la faire mourir. Sa stérilité, disoit-il, est une marque certaine que le Ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au Seigneur. Il formoit cette cruelle résolution, mais son Visir l'en détourna, en lui représentant que toutes les femmes n'étoient pas du même tempérament, & qu'il n'étoit pas

im

impossible que Pirouzé fût grosse, quoique sa grossesse ne se déclarât point encore. Hé bien, reprit le Roi, qu'elle vive; mais qu'elle sorte de ma cour, car je ne la puis souffrir. Que votre Majesté, repliqua le Visir l'envoie chez le prince Samer votre cousin. Le Roi goûta cet avis, il envoya Pirouzé à Samarie avec une lettre, par laquelle il mandoit à son cousin de la bien traiter, & si elle étoit grosse, de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas plutôt arrivée en ce pais la, qu'on s'aperçût qu'elle étoit enceinte, & enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussi-tôt au Roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils & l'en féliciter. Le Roi en eut beaucoup de joye & fit une réponse au prince Samer conçue dans ces

188 *Les mille & une Nuit,*
termes: *Mon cousin. Toutes mes autres femmes ont mis aussi au monde chacune un prince. De sorte que nous avons ici un grand nombre d'enfans. Je vous prie d'élever celui de Pirouzé; de lui donner le nom de * Codadad, & vous me l'envoyerez, quand je vous le manderai.*

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, & toutes les autres choses qui conviennent aux fils des Rois. Si bien que Codadad à dix-huit ans pouvoit passer pour un prodige. Ce jeune prince se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mère. Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie. Je sens que j'aime la gloire. Permettez moi d'aller chercher les occasions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le Roi de Har-
ran

● Dieu donné.

ran mon père a des ennemis. Quelques princes de ses voisins veulent troubler son repos. Que ne m'appelle-t il à son secours ? Pourquoi me laisse-t-il dans l'enfance si long tems ? Ne devrois-je pas être déjà dans sa cour ? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ses côtés, faut-il que je passe ici ma vie dans l'oisiveté ? Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrois que vous vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du Roi votre père ; mais il faut attendre qu'il vous demande. Non, Madame, repliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le Roi, & je suis tenté de lui aller offrir mes services comme un jeune inconnu. Il les acceptera sans doute, & je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille

190 *Les mille & une Nuit*,
actions glorieuses. Je veux mériter son estime avant qu'il me reconnoisse. Pirouzé approuva cette généreuse résolution, & de peur que le prince Samer ne s'y opposât, Codadad, sans la lui communiquer, sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

Il étoit monté sur un cheval blanc qui avoit une bride & des fers d'or, une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avoit un sabre dont la poignée étoit d'un seul diamant, & le fourreau de bois de sandal tout garni d'émeraudes & de rubis. Il portoit sur ses épaules son carquois & son arc, & dans cet équipage qui relevoit merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans la ville de Harran. Il trouva bien-tôt moyen de se faire présenter au Roi, qui charmé de sa beauté & de sa taille avantageuse, ou peut-être entraîné par la force
du

du sang, lui fit un accueil favorable, & lui demanda son nom & sa qualité. Sire, répondit Codadad, je suis fils d'un Emir du Caire. Le désir de voyager m'a fait quitter ma patrie; & comme j'ai appris en passant par vos états que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voisins, je suis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre Majesté. Le Roi l'accabla de caresses & lui donna de l'emploi dans ses troupes.

Ce jeune prince ne tarda guères à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers, excita l'admiration des soldats; & comme il n'avoit pas moins d'esprit que de courage, il gagna si bien les bonnes grâces du Roi, qu'il devint bien-tôt son favori. Tous les jours les ministres & les autres courtisans ne manquoient pas d'aller voir Codadad, & ils recherchoient avec autant d'em-

presse-

192. *Les mille & une Nuit*,
pressément son amitié, qu'ils né-
gligeoient celle des autres fils du
Roi. Ces jeunes princes ne pû-
rent s'en apercevoir sans cha-
grin, & s'en prenant à l'étranger,
ils conçurent tous pour lui une
extrême haine. Cependant le Roi
l'aimant de plus en plus tous les
jours, ne se lassoit point de lui
donner des marques de son afec-
tion. Il le vouloit avoir sans cesse
auprès de lui. Il admiroit ses dis-
cours pleins d'esprit & de sages-
se; & pour faire voir jusqu'à quel
point il le croyoit sage & pru-
dent, il lui confia la conduite des
autres princes, quoiqu'il fût de
leur âge. De manière que voila
Codadad gouverneur de ses frè-
res.

Cela ne fit qu'irriter leur hai-
ne. Comment donc, dirent-ils, le
Roi ne se contente pas d'aimer un
étranger plus que nous, il veut
encore qu'il soit nôtre gouver-
neur,

neur, & que nous ne fassions rien sans sa permission ! C'est ce que nous ne devons point souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. Nous n'avons, disoit l'un, qu'à l'aller chercher tous ensemble, & le faire tomber sous nos coups. Non, non, disoit l'autre, gardons-nous bien de nous immoler nous mêmes. Sa mort nous rendroit odieux au Roi, qui pour nous en punir nous déclareroit tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons lui permission d'aller à la chasse, & quand nous serons loin de ce palais, nous prendrons le chemin de quelque ville où nous irons passer quelque tems. Notre absence étonnera le Roi, qui ne nous voyant pas revenir perdra patience & fera peut-être mourir l'étranger. Il le chassera du moins de sa cour pour nous avoir permis de sortir du palais.

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad & le prient de leur permettre d'aller prendre le divertissement de la chasse, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piège, il acorda la permission que ses frères lui demandoient. Ils partirent & ne revinrent point. Il y avoit déjà trois jours qu'ils étoient absens, lorsque le Roi dit à Codadad: où sont les princes? Il y a long tems que je ne les ai vûs. Sire, répondit-il, après avoir fait une profonde révérence, ils sont à la chasse depuis trois jours. Ils m'avoient pourtant promis qu'ils reviendroient plutôt. Le Roi devint inquiet, & son inquiétude augmenta lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paroissent point encore. Il ne put retenir sa colére : imprudent étranger, dit-il, à Codadad, devois-tu
lais-

laisser partir mes fils sans les accompagner ? Est-ce ainsi que tu t'aquites de l'emploi dont je t'ai chargé : va les chercher tout à l'heure & me les amène ; autrement ta perte est assurée.

Ces paroles glacèrent d'éfroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes, monta promptement à cheval. Il sort de la ville, & comme un berger qui a perdu son troupeau, il cherche par tout ses frères dans la campagne, il s'informe dans tous les villages si on ne les a point vûs, & n'en aprenant aucunes nouvelles, il s'abandonne à la plus vive douleur. Ah ! mes frères, s'écriait-il, qu'êtes vous devenus ? seriez-vous au pouvoir de nos ennemis ? ne serois-je venu à la cour de Harran que pour causer au Roi un déplaisir si sensible ? Il étoit inconsolable d'avoir permis aux princes d'aller à la chasse, ou

de ne les avoir pas accompagnés.

Après quelques jours employez à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuse, au milieu de laquelle il y avoit un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche & voit à une fenêtre une dame parfaitement belle, mais parée de sa seule beauté; car elle avoit les cheveux épars, des habits déchirés, & l'on remarquoit sur son visage toutes les marques d'une profonde affliction. Si-tôt qu'elle aperçût Codadad, & qu'elle jugea qu'il pouvoit l'entendre, elle lui adressa ces paroles: ô! jeune homme, éloigne-toi de ce palais funeste, ou bien tu te verras bien-tôt en la puissance du monstre qui l'habite. Un negre qui ne se repaît que de sang humain fait ici sa demeure. Il arrête toutes les personnes que leur mauvaise fortune fait passer par cette plaine,

ne , & il les enferme dans de sombres cachots d'où il ne les tire que pour les devorer.

Madame , lui répondit Coda-dad , aprenez-moi qui vous êtes , & ne vous mettez point en peine du reste. Je suis une fille de qualité du Caire , repartit la dame , je passois hier près de ce château en allant à Bagdad , je rencontrai le négre qui tua tous mes domestiques , & m'amena ici. Je voudrois n'avoir rien à craindre que la mort ; mais pour cōmble d'infortune , ce monstre veut que j'aye de la complaisance pour lui , & si demain je ne me rends sans effort à sa brutalité , je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois , poursuivit-elle , sauve toi , le négre va bien-tôt revenir. Il est parti pour poursuivre quelques voyageurs qu'il a remarquez de loin dans la plaine. Tu n'as point de tems à perdre ,

198 *Les mille & une Nuit* ,
& je ne sai pas même si par une
prompte fuite tu pourras lui é-
chaper.

Elle n'eut pas achevé ces mots
que le négre parut. C'étoit un
homme d'une grandeur demesu-
rée , & d'une mine éfroyable. Il
montoit un puissant cheval de
Tartarie , & portoit un cimenter-
re si large & si pesant que lui seul
pouvoit s'en servir. Le prince l'
ayant aperçû , fut étonné de sa
taille monstrueuse. Il s'adressa au
ciel pour le prier de lui être favo-
rable ; ensuite il tira son sabre &
atendit de pied ferme le négre ,
qui méprisant un si foible enne-
mi , le somma de se rendre sans
combate ; mais Codadad fit con-
noître par sa contenance qu'il
vouloit defendre sa vie ; car il s'
aprocha de lui & le frapa rude-
ment au genouil. Le négre se sen-
tant blessé poussa un cri si éfro-
yable que toute la plaine en re-
ten-

tentit. Il devient furieux, il écume de rage, il se lève sur ses étriers & veut fraper à son tour Codadad de son redoutable cimenterre. Le coup fut porté avec tant de roideur que c'étoit fait du jeune prince, s'il n'eût pas eu l'adresse de l'éviter en faisant faire un mouvement à son cheval. Le cimenterre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors, avant que le négre eût le tems de porter un second coup, Codadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant de force qu'il le lui coupa. Le terrible cimenterre tomba avec la main qui le soustenoit, & le négre aussi-tôt cédant à la violence du coup, vuida les étriers & fit retentir la terre du bruit de sa chute. En même tems le prince descendit du cheval, se jeta sur son ennemi, & lui coupa la tête. En ce moment la dame dont les yeux avoient été témoins de

200 *Les mille & une Nuit*,
ce combat, & qui faisoit encore
au ciel des vœux ardents pour ce
jeune héros qu'elle admiroit, fit
un cri de joye & dit à Codadad :
Prince, car la pénible victoire
que vous venez de remporter me
persuade, aussi-bien que vôtre air
noble, que vous ne devez pas être
d'une condition commune, ache-
vez vôtre ouvrage. Le négre a
les clefs de ce château ; prenez
les & venez me tirer de prison. Le
prince fouilla dans les poches du
misérable qui étoit étendu sur la
poussière & y trouva plusieurs
clefs.

Il ouvrit la première porte &
entra dans une grande cour, où il
rencontra la dame qui venoit au
devant de lui ; elle voulut se jet-
ter à ses pieds pour mieux lui
marquer sa reconnoissance ; mais
il l'empêcha. Elle loua sa valeur,
& l'éleva au dessus de tous les hé-
ros du monde. Il répondit à ses
com-

complimens ; & comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin , je ne fai si elle sentoit plus de joye de se voir délivrée de l'afreux péril où elle avoit été , que lui , d'avoir rendu cet important service à une si belle personne.

Leurs discours furent interrompus par des cris & des gémissemens. Qu'entens je, s'écria Codadad ! d'où partent ces voix pitoyables qui frapent nos oreilles ? Seigneur, dit la dame, en lui montrant du doigt une porte basse qui étoit dans la cour, elles viennent de cet endroit. Il y a là je ne fai combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du négre. Ils sont tous enchaînez, & chaque jour ce monstre en tiroit un pour le manger :

C'est un surcroît de joye pour moi , reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauvera la

202 *Les mille & une Nuit*,
vie à des infortunés. Venez, Madame, venez partager avec moi le plaisir de les mettre en liberté. Vous pouvez juger par vous même de la satisfaction que nous allons leur causer. A ces mots, ils s'avancèrent vers la porte du cachot. A mesure qu'ils en approchoient, ils entendoient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Codadad en étoit pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ses clefs dans la ferrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il falloit; il en prend une autre, & au bruit qu'il fait tous ces malheureux persuadés que c'est le négre qui vient selon sa coutume leur apporter à manger, & en même tems se saisir d'un de leurs compagnons, redoublent leurs cris & leurs gémissemens. On entendoit des voix lamentables qui sembloient sortir du centre de la terre.

Cc-

Cependant, le prince ouvrit la porte & trouva une éscalier assez roide par où il descendit dans une vaste & profonde cave, qui recevoit un foible jour par un soupirail, & où il y avoit plus de cent personnes attachées à des pieux les mains liées. Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez graces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras. J'ai tué l'horrible négre dont vous deviez être la proye, & je viens briser vos fers. Les prisonniers n'eurent pas si tôt entendu ces paroles, qu'ils poussèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise & de joye. Codadad & la dame commencèrent à les délier, & à mesure qu'ils les délioient, ceux qui se voyoient débarassés de leurs chaines, aidoyent à défaire celles des autres :

de manière qu'en peu de tems ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux, & après avoir remercié Codadad de ce qu'il venoit de faire pour eux, ils sortirent de la cave; & quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé ce prince, de voir parmi ces prisonniers ses frères qu'il cherchoit, & qu'il n'espéroit plus de rencontrer. Ah! princes, s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompai-je point? est-ce vous en éfet que je vois? Puis-je me flater que je pourrai vous rendre au Roi vôtre père qui est inconsolable de vous avoir perdus? Mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer? estes-vous tous en vie? Hélas! la mort d'un seul d'entre vous fufit pour empoisonner la joye que je sens de vous avoir sauvez.

Les quarante-neuf princes se firent tous reconnoître à Codadad

dad qui les embrassa l'un après l'autre, & leur aprit l'inquiétude que leur absence caufoit au Roi. Ils donnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritoit, aussi-bien que les autres prisonniers qui ne pouvoient trouver de termes assez forts à leur gré, pour lui témoigner toute la reconnoissance dont ils se sentoient pénétrés. Codadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avoit des richesses immenses, des toiles fines, des brocards d'or, des tapis de Perse, des fatins de la Chine, & une infinité d'autres marchandises que le nègre avoit prises aux Caravannes qu'il avoit pillées, & dont la plus grande partie appartenoit aux prisonniers que Codadad venoit de délivrer. Chacun reconnut son bien & le reclama: Le prince leur fit prendre leurs ballots, & partagea même entr'eux le reste des mar-

chandises. Puis il leur dit : comment ferez-vous pour porter vos étoffes ? Nous sommes ici dans un désert, & il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. Seigneur, répondit un des prisonniers, le nègre nous a volé nos chameaux avec nos marchandises ; peut-être sont ils dans les écuries de ce château. Cela n'est pas impossible, reprit Codadad, il faut nous en éclaircir. En même tems ils allèrent aux écuries, où non seulement ils aperçurent les chameaux des marchands, mais même les chevaux des fils du Roi de Harran. Ce qui les combla tous de joye. Il y avoit dans les écuries quelques esclaves noirs qui voyant tous les prisonniers délivrez, & jugeant par là que le nègre avoit été tué, prirent l'épouvante & la fuite par des détours qui leur étoient connus. On ne songea point à les poursuivre.

Tous

Tous les marchands ravis d'avoir recouvré avec leur vie & leur liberté, leurs chameaux, & leurs marchandises, se disposèrent à partir; mais avant leur départ ils firent de nouveaux remerciemens à leur liberateur.

Quand ils furent partis, Coda-dad s'adressant à la dame, lui dit: En quels lieux, Madame, souhaitez-vous d'aller? Où tendoient vos pas lorsque vous avez été surprise par le nègre? Je prétens vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite; & je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. Les fils du Roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteroient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parens.

Princes, leur dit-elle, je suis d'un país trop éloigné d'ici: & outre que ce seroit abuser de vôtre
gé-

208 *Les mille Et une Nuit,*
générosité que de vous faire faire
tant de chemin, je vous avouerai
que je suis pour jamais éloignée
de ma patrie. Je vous ai dit tantôt
que j'étois une dame du Caire:
mais après les bontés que vous
me témoignez, & l'obligation
que je vous ai, Seigneur, ajouta-
t-elle en regardant Codadad, j'au-
rois mauvaise grace de vous dé-
guiser la vérité. Je suis fille de
Roi. Un usurpateur s'est emparé
du trône de mon père après lui a-
voir ôté la vie, & pour conserver
la mienne, j'ai été obligée d'avoir
recours à la fuite. A cet aveu, Co-
dadad & ses frères prièrent la
princesse de leur conter son his-
toire, en l'assurant qu'ils preno-
ient toute la part possible à ses
malheurs, & qu'ils étoient dispo-
sés à ne rien épargner pour la
rendre plus heureuse. Après les a-
voir remercié des nouvelles pro-
testations de service qu'ils lui fai-
soient,

foient, elle ne pût se dispenser de satisfaire leur curiosité. Et elle commença de cette sorte le recit de ses aventures.



HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE
DE
DERYABAR.

Il y a dans une isle une grande ville apellée Deryabar. Elle a été long-tems gouvernée par un Roi puissant, magnifique & vertueux. Ce prince n'avoit point d'enfans, & ecla seul manquoit à son bonheur. Il adressoit sans cesse des prières au ciel, mais le ciel ne les exauça qu'à demi; car la reine sa femme après une longue atente ne mit au monde qu'une fille.

Je suis cette malheureuse princesse.

cesse. Mon père eut plus de chagrin que de joye de ma naissance; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le soin imaginable, résolu, puisqu'il n'avoit point de fils, de m'apprendre l'art de régner & de me faire occuper sa place après lui.

Un jour, qu'il prenoit le divertissement de la chasse, il aperçût un âne sauvage. Il le poursuivit, il se sépara du gros de la chasse, & son ardeur l'emporta si loin, que sans songer qu'il s'égaroit, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval, & s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avoit remarqué que l'âne s'étoit jetté. A peine le jour venoit de se fermer, qu'il aperçût entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelque village. Il s'en réjouit dans l'espérance d'y aller passer la nuit & d'y trouver quelqu'un qu'il pût en-

envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il étoit. Il se leva & marcha vers la lumière qui lui servoit de fanal pour se conduire.

Il connut bien-tôt qu'il s'étoit trompé; cette lumière n'étoit autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche & voit avec étonnement un grand homme noir, ou plutôt un géant épouvantable qui étoit assis sur un Sofa. Le monstre avoit devant lui une grosse cruche de vin, & faisoit rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venoit d'écorcher. Tantôt il portoit la cruche à sa bouche & tantôt il dépeçoit ce bœuf & en mangeoit des morceaux. Mais ce qui atira le plus l'attention du Roi mon père, fut une très belle femme qu'il aperçût dans la cabane. Elle paroissoit plongée dans une profonde tristesse, elle avoit les mains liées,

&

212 *Les mille & une Nuit,*

& l'on voyoit à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans, qui, comme s'il eût déjà senti les malheurs de sa mère, pleuroit sans relâche & faisoit retentir l'air de ses cris.

Mon père frappé de cet objet pitoiable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane & d'attaquer le géant; mais faisant réflexion que ce combat seroit trop inégal, il s'arrêta & résolut, puisque ses forces ne suffisoient pas, de s'en défaire par surprise. Cependant le géant après avoir vidé la cruche, & mangé plus de la moitié du bœuf, se tourna vers la femme, & lui dit: Belle princesse pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur? Il ne tient qu'à vous d'être heureuse. Vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer & de m'être fidèle, & j'aurai pour vous des manières plus

plus douces. O ! fatyre affreux, répondit la dame, n'espère pas que le tems diminue l'horreur que j'ai pour toi. Tu seras toujours un monstre à mes yeux. Ces mots furent suivis de tant d'injures que le géant en fut irrité. C'en est trop, s'écria-t-il d'un ton furieux, mon amour méprisé se convertit en rage. Ta haine excite enfin la mienne, je sens qu'elle triomphe de mes desirs, & que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. En achevant ces paroles, il prend cette malheureuse femme par les cheveux ; il la tient d'une main en l'air ; & de l'autre tirant son sabre, il s'apprête à lui couper la tête, lors que le Roi mon père décoche une flèche & perce l'estomac du géant qui chancelle & tombe aussitôt sans vie.

Mon père entra dans la cabane ;

ne; il délia les mains de la femme, lui demanda qui elle étoit, & par quelle aventure elle se trouvoit là? Seigneur, lui répondit-elle, il y a sur le rivage de la mer quelques familles Sarazines, qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer, étoit un de ses principaux officiers. Ce misérable conçût pour moi une passion violente qu'il prit grand soin de cacher, jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever. La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté. Il nous enleva tous deux, & pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il jugeoit bien que mon mari feroit de ce rapt, il s'éloigna du pais qu'habitent les Sarazins, & nous

nous amena jusques dans ce bois où il me retient depuis quelques jours. Quelque déplorable pourtant que soit ma destinée, je ne laisse pas de sentir une secrète consolation, quand je pense que ce géant tout brutal, & tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refusé à ses prières. Ce n'est pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendrait aux plus facheuses extrémités, s'il ne pouvoit vaincre autrement ma résistance; & je vous avoue que tout à l'heure quand j'ai excité sa colère par mes discours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur.

Voilà, Seigneur, continua la femme du prince des Sarazins, voilà mon histoire, & je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne vous pas

pas repentir de m'avoir si généreusement secourue. Oui, Madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri: J'en suis vivement touché. Mais il ne tiendra pas à moi que vôtre sort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura dissipé les ombres de la nuit, nous sortirons de ce bois. Nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar dont je suis le Souverain, & si vous l'avez pour agréable, vous logerez dans mon palais, jusqu'à ce que le prince vôtre époux vous vienne reclamer.

La dame Sarazine accepta la proposition, & suivit le jour suivant le Roi mon père, qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers qui avoient passé la nuit à le chercher, & qui étoient fort en peine de lui. Ils furent aussi ravis de le retrouver, qu'étonnez de le voir avec une dame dont la beauté

té

té les surprit. Il leur conta de quelle manière il l'avoit rencontrée, & le péril qu'il avoit couru en s'aprochant de la cabane, où fans doute il auroit perdu la vie, si le géant l'eut aperçû. Un des officiers prit la dame en croupe; & un autre porta l'enfant.

Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du Roi mon père qui donna un logement à la belle Sarazine, & fit élever son enfant avec beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du Roi; elle eut pour lui toute la reconnoissance qu'il pouvoit souhaiter. Elle avoit paru d'abord assez inquiète, & impatiente de ce que son mari ne la reclamoit point, mais peu à peu elle perdit son inquiétude; les déférences que mon père avoit pour elle, charmèrent son impatience, & je crois qu'elle eût enfin sù plus mauvais gré à la fortune de la ra-

218 *Les mille & une Nuit*,
procher de ses parens que de l'en
avoir éloignée.

Cependant le fils de cette dame devint grand. Il étoit fort bien fait, & comme il ne manquoit pas d'esprit, il trouva moyen de plaire au Roi son père, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtisans s'en aperçurent, & jugèrent que ce jeune homme pourroit m'épouser. Dans cette pensée, & le regardant déjà comme l'héritier de la couronne, ils s'attachoient à lui, & chacun s'éforçoit de gagner sa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement; il s'en applaudit, & oubliant la distance qui étoit entre nos conditions, il se flata de l'espérance, qu'en effet mon père l'aimoit assez pour préférer son alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus, le Roi tardant trop à son gré à lui offrir sa main, il eut la hardiesse

dieffe de la lui demander. Quelque châtement que méritât son audace, mon père se contenta de lui dire qu'il avoit d'autres vûes sur moi, & ne lui en fit pas plus mauvais visage. Le jeune homme fut irrité de ce refus. Cet orgueilleux se sentit aussi choqué du mépris qu'on faisoit de sa recherche, que s'il eut demandé une fille du commun, ou qu'il eût été d'une naissance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là. Il résolut de se vanger du Roi, & par une ingratitude dont il est peu d'exemples, il conspira contre lui. Il le poignarda, & se fit proclamer roi de Deryabar par un grand nombre de personnes mécontentes dont il fût ménager le chagrin. Son premier soin, dès qu'il se vit défait de mon père, fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein étoit de m'ôter

la vie, ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le tems de lui échaper. Tandis qu'il étoit occupé à égorger mon père, le grand Visir qui avoit toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais, & me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau secrettement préparé par ses soins fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'isle accompagnée seulement d'une gouvernante, & de ce généreux ministre qui aima mieux suivre la fille de son maître, & s'associer à ses malheurs, que d'obéir au tyran.

Le grand Visir se proposoit de me conduire dans les cours des Rois voisins ; d'implorer pour moi leur assistance, & de les exciter à vanger la mort de mon père ; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paroïssoit si raisonnable. A-

Après quelques jours de navigation il s'éleva une tempête si furieuse , que malgré l'art de nos matelots nôtre vaisseau emporté par la violence des vents & des flots se brisa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de nôtre naufrage. Je vous peindrois mal de quelle manière ma gouvernante, le grand Visir, & tous ceux qui m'accompagnoient furent engloutis dans les abîmes de la mer. La frayeur dont j'étois saisie ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de nôtre sort. Je perdis le sentiment, & soit que j'eusse été portée par quelques débris du vaisseau sur la côte , soit que le Ciel qui me réservoir à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me sauver , quand j'eus repris mes esprits, je me trouvai sur le rivage.

Souvent les malheurs nous ren-

dent injustes. Au lieu de remercier Dieu de la grace particulière que j'en recevois, je ne levai les yeux au ciel que pour lui faire des reproches de m'avoir fauvée. Loin de pleurer le Visir & ma gouvernante, j'enviois leur destinée, & peu à peu ma raison cédant aux affreuses images qui la troubloient, je pris la résolution de me jeter dans la mer. J'étois prête à m'y lancer, lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes & de chevaux. Je tournai d'abord la tête pour voir ce que c'étoit, & je vis plusieurs cavaliers armés, parmi lesquels il y en avoit un monté sur un cheval arabe. Celui-là portoit une robe brodée d'argent, avec une ceinture de pierreries, & il avoit une couronne d'or sur la tête. Quand je n'aurois pas jugé à son habillement que c'étoit le maître des autres, je m'en serois aperçûe

çûe à l'air de grandeur qui étoit répandu dans toute sa personne. C'étoit un jeune homme parfaitement bien fait & plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule, il détacha quelques uns de ses officiers pour me venir demander qui j'étois? Je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage étoit couvert des débris de nôtre vaisseau, ils jugèrent qu'un navire venoit de se briser sur la côte, & que j'étois fans doute une personne échapée du naufrage. Cette conjecture, & la vive douleur que je faisois paroître irritèrent la curiosité des officiers, qui commencèrent à me faire mille questions, en m'assurant que leur Roi étoit un prince généreux, & que je trouverois dans sa cour de la consolation.

Leur Roi impatient d'apprendre qui je pouvois être, s'en vint

224 *Les mille & une Nuit*,
d'attendre après le retour de ses
officiers. Il s'aprocha de moi, me
regarda avec beaucoup d'aten-
tion, & comme je ne cessois pas
de pleurer & de m'affliger, sans
pouvoir répondre à ceux qui m'
interrogeoient, il leur défendit
de me fatiguer d'avantage par
leurs questions, & s'adressant à
moi: Madame, me dit-il, je vous
conjure de moderer l'excès de
vôtre affliction. Si le ciel en colé-
re vous fait éprouver sa rigueur,
faut il pour cela vous abandon-
ner au désespoir? Ayez, je vous
prie, plus de fermeté. La fortune
qui vous persécute est inconstan-
te. Votre sort peut changer. J'o-
se même vous assurer que si vos
malheurs peuvent être foulagez,
ils le seront dans mes états. Je
vous offre mon palais. Vous de-
meurerez auprès de la reine ma
mère, qui s'éforcera par ses
bons traitemens d'adoucir vos
pei-

peines. Je ne sai point encore qui vous êtes ; mais je jens que je m'intéresse déjà pour vous.

Je remerciai ce jeune Roi de ses bontés. J'acceptai les ofres obligeantes qu'il me faisoit, & pour lui montrer que je n'en étois pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune Sarazin, & je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion & celle de tous ses officiers qui m'écoutoient. Le prince après que j'eus cessé de parler reprit la parole, & m'assura de nouveau qu'il prenoit beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit ensuite à son palais où il me presenta à la reine sa mère. Il falut là recommencer le recit de mes aventures & renouveler mes larmes. La reine se montra très sensible à mes chagrins & conçût pour moi une tendres-

se extrême. Le Roi son fils de son côté devint éperduement amoureux de moi, & m'ofrit bien-tôt sa couronne & sa main. J'étois encore si ocupée de mes disgraces, que le prince, tout aimable qu'il étoit, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'il auroit pû faire dans un autre tems. Cependant, pénétrée de reconnoissance, je ne refusai point de faire son bonheur. Nôtre mariage se fit avec toute la pompe imaginable.

Pendant que tout le peuple étoit ocupé à célébrer les nôces de son Souverain, un prince voisin & ennemi vint une nuit faire une descente dans l'isle avec un grand nombre de combattans. Ce redoutable ennemi étoit le Roi de Zinguebar. Il surprit tout le monde & tailla en pièces tous les sujets du prince mon mari. Peu s'en falut même qu'il ne nous prît tous deux, car il étoit déjà
dans

dans le palais avec une partie de ses gens ; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver , & de gagner le bord de la mer , où nous nous jettâmes dans une barque de pêcheurs que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents durant deux jours , sans savoir ce que nous deviendrions. Le troisième, nous aperçûmes un vaisseau qui venoit à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord, parce que nous nous imaginâmes que c'étoit un vaisseau marchand qui pourroit nous recevoir ; mais nous fûmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer , lorsque s'étant approché de nous, dix ou douze corsaires armés parurent sur le tillac. Ils vinrent à l'abordage , cinq ou six d'entr'eux se jettèrent dans notre barque, se saisirent de nous deux, lièrent le prince mon mari,

228 *Les mille & une Nuit* ,
& nous firent passer dans leur
vaisseau, où d'abord ils m'ôtèrent
mon voile. Ma jeunesse & mes
traits les frappèrent. Tous ces
pirates témoignent qu'ils sont
charmez de ma vûe. Au lieu de
tirer au sort, chacun prétend a-
voir la préférence & que je de-
viennne sa proye. Ils s'échauffent,
ils en viennent aux mains, & ils
combattent comme des furieux.
Le tillac en un moment est cou-
vert de corps morts. Enfin, ils se
tuèrent tous à la reserve d'un seul
qui se voiant maître de ma per-
sonne, me dit: vous êtes à moi. Je
vais vous conduire au Caire pour
vous livrer à un de mes amis à qui
j'ai promis une belle esclave ;
mais, ajouta-t-il en regardant le
roi mon époux, qui est cet hom-
me-là ? Quels liens l'attachent à
vous ? Sont-ce ceux du sang, ou
ceux de l'amour ? Seigneur lui
répondis-je, c'est mon mari. Ce-
la

la étant, reprit le corsaire, il faut que je m'en défasse par pitié. Il souffriroit trop de vous voir entre les bras de mon ami. A ces mots il prit ce malheureux prince qui étoit lié, & le jetta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

Je pouffai des cris efroyables à cette cruelle action, & je me ferois indubitablement précipitée dans les flots, si le pirate ne m'eût retenu. Il vit bien que je n'avois point d'autre envie. C'est pourquoi il me lia avec des cordes au grand mâât. Et puis mettant à la voile, il cingla vers la terre, où il alla descendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville où il acheta des chameaux, des tentes, & des esclaves, & prit ensuite la route du Caire dans le dessein, disoit-il toujours, de m'aller présenter à son ami & dégager sa parole.

Il y avoit déjà plusieurs jours que nous étions en marche, lorsqu'en passant hier par cette plaine, nous aperçumes le nègre qui habitoit ce château. Nous le prîmes de loin pour une tour, & lorsqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira son large cimeterre & somma le pirate de se rendre prisonnier avec tous ses esclaves & la dame qu'il conduisoit. Le corsaire avoit du courage, & secondé de tous ses esclaves qui promirent de lui être fidèles il attaqua le nègre. Le combat dura long-tems. Mais enfin, le pirate tomba sous les coups de son ennemi, aussi-bien que tous ses esclaves, qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le nègre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible

ble

ble repas, il me dit, voyant que je ne faisois que pleurer : jeune dame, dispose toi à combler mes desirs, au lieu de t'affliger ainsi. Cède de bonne grace à la nécessité. Je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions. Que je te revoie toute consolée de tes malheurs & ravie d'être réservée à mon lit. En achevant ces paroles, il me conduisit lui-même dans une chambre & se coucha dans la sienne après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin & refermées aussi-tôt pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqué de loin; mais il faut qu'ils lui soient échappés, puisqu'il revenoit seul & sans leurs dépouilles, lorsque vous l'avez ataqué.

La princesse n'eut pas plutôt achevé le recit de ses aventures, que Codadad lui témoigna qu'il étoit vivement touché de ses mal-

232 *Les mille & une Nuit,*
malheurs. Mais, Madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement. Les fils du Roi de Harran vous offrent un asile dans la cour de leur père ; acceptez-le de grace. Vous y serez chérie de ce prince, & respectée de tout le monde ; & si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, souffrez que je vous la présente & que je vous épouse devant tous ces princes. Qu'ils soient témoins de notre engagement. La princesse y consentit, & dès le jour même ce mariage se fit dans le château où ils trouvèrent toutes sortes de provisions. Les cuisines étoient pleines de viandes & d'autres mets dont le nègre avoit coutume de se nourrir, lorsqu'il étoit rassasié de chair humaine. Il y avoit aussi beaucoup de fruits, tous excellens dans leurs espèces, & pour comble de délice, une grande quan-

quantité de liqueurs & de vins exquis.

Ils se mirent tous à table & après avoir bien mangé & bien bû, ils emportèrent tout le reste des provisions & sortirent du château dans le dessein de se rendre à la cour du Roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvoient trouver; & ils n'étoient plus qu'à une journée de Harran, lorsque s'étant arrêtés & achevant de boire leur vin, comme des gens qui ne se soucioient plus de le menager, Codadad prit la parole : Princes, dit-il, c'est trop long-tems vous cacher qui je suis. Vous voyez votre frère Codadad. Je dois le jour aussi-bien que vous au Roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé, & la princesse Pirouzé est ma mère. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la princesse de

De-

Deryabar, pardon, si je vous ai fait aussi un mystère de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plutôt j'aurois prévenu quelques réflexions désagréables qu'un mariage que vous avez crû inégal vous a pû faire faire. Non, Seigneur, lui répondit la princesse, les sentimens que vous m'avez d'abord inspirez, se sont fortifiez de moment en moment; & pour faire mon bonheur, vous n'aviez pas besoin de cette origine que vous me découvrez.

Les princes félicitèrent Coddad sur sa naissance & lui en témoignèrent beaucoup de joye: mais dans le fond de leur cœur, au lieu d'en être bien aises leur haine pour un si aimable frère ne fit que s'augmenter. Ils s'assemblerent la nuit & se retirèrent dans un lieu écarté pendant que Coddad & la princesse sa femme goûtoient, sous leur tente, la douceur
du

du sommeil. Ces ingrats, ces envieux frères, oubliant que, sans le courageux fils de Pirouzé, ils seroient tous devenus la proie du nêgre, résolurent entr'eux de l'assassiner. Nous n'avons point d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchans; dès que mon père saura que cet étranger qu'il aime tant, est son fils, & qu'il a eu assez de force pour terrasser lui seul un géant que nous n'avons pû vaincre tous ensemble, il l'acablera de caresses; il lui donnera mille louanges & le déclarera son héritier au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligez de se prosterner devant leur frère & de lui obéir. A ces paroles, il en ajoûta d'autres qui firent tant d'impression sur tous ces esprits jaloux, qu'ils allèrent sur le champ trouver Codadad endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard, & le laissant sans sentiment

dans

236 *Les mille & une Nuit*,
dans les bras de la princesse, ils
partirent pour se rendre à la vil-
le de Harran, où ils arrivèrent le
lendemain.

Leur arrivée causa d'autant
plus de joye au Roi leur père, qu'
il desespéroit de les revoir. Il leur
demanda la cause de leur retarde-
ment; mais ils se gardèrent bien
de la lui dire: ils ne firent aucune
mention du nègre ni de Codadad,
& dirent seulement que n'ayant
pû résister à la curiosité de voir
le païs, ils s'étoient arrêtés dans
quelques villes voisines.

Cependant, Codadad noyé dans
son sang & peu différent d'un
homme mort, étoit sous la tente
avec la princesse sa femme, qui ne
paroissoit guères moins à plain-
dre que lui. Elle remplissoit l'air
de cris pitoyables; elle s'arrachoit
les cheveux, & mouillant de ses
pleurs le corps de son mari: Ah!
Codadad, s'écrioit elle, à tous
mo-

momens; mon cher Codadad, est-ce toi que je vois prêt à passer chez les morts ! Quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es ? Croirai-je que ce sont tes propres frères qui t'ont si impitoyablement déchiré ? tes frères que ta valeur a sauvés ! Non, ce sont plutôt des démons, qui, sous des traits si chers, sont venus t'arracher la vie ! Ah ! barbares, qui que vous soyez, avez vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu ? Mais pourquoi m'en prendre à tes frères, malheureux Codadad ? C'est à moi seule que je dois imputer ta mort. Tu as voulu joindre ta destinée à la mienne, & toute l'infortune que je traîne avec moi, depuis que je suis sortie du palais de mon père, s'est répandue sur toi. O ciel ! qui m'avez condamnée à mener une vie errante & pleine de disgraces, si

vous

vous ne voulez pas que j'aye d'époux, pourquoi souffrez-vous que j'en trouve? En voila deux que vous m'ôtez dans le tems que je commence à m'atacher à eux.

C'étoit par de semblable discours & de plus touchans encore, que la déplorable princesse de Deryabar exprimoit sa douleur en regardant l'infortuné Codadad qui ne pouvoit l'entendre. Il n'étoit pourtant pas mort, & sa femme ayant pris garde qu'il respiroit encore, courut vers un gros bourg qu'elle aperçut dans la plaine pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur le champ avec elle; mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Codadad; ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avoit emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes & ses lamentations de la manière du
mon-

monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri, & ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyoit, il lui proposa de retourner dans le bourg & lui offrit sa maison & ses services.

Elle se laissa entraîner. Le chirurgien l'emmena chez lui, & sans savoir encore qui elle étoit, la traita avec toute la considération & tout le respect imaginables. Il tâchoit par ses discours de la consoler, mais il avoit beau combattre sa douleur, il ne faisoit que l'aigrir au lieu de la soulager. Madame, lui dit-il un jour, apprenez moi de grace tous vos malheurs; dites moi de quel país & de quelle condition vous êtes. Peut-être que je vous donnerai de bons conseils quand je serai instruit de toutes les circonstances de vôtre infortune. Vous ne faites que vous affliger sans songer
que

quel'on peut trouver des remèdes aux maux les plus deſeſpérés.

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence , qu'il perſuada la princeſſe. Elle lui raconta toutes ſes aventures ; & lors qu'elle en eut achevé le recit, le chirurgien reprit la parole: Madame, dit-il, puis que les choſes ſont ainſi, permettez-moi de vous repréſenter que vous ne devez point vous abandonner à vôtre affliction; vous devez plutôt vous armer de conſtance, & faire ce que le nom & le devoir d'une épouſe exigent de vous. Vous devez venger vôtre mari. Je vais, ſi vous le ſouhaitez, vous ſervir d'écuyer. Allons à la cour du Roi de Harran. Ce prince eſt bon & très équitable. Vous n'avez qu'à lui peindre avec de vives couleurs le traitement que le prince Codadad a reçu de ſes frères, je ſuis perſuadé qu'il vous fera juſtice. Je cède à ces raiſons,
ré-

répondit la princesse. Oui je dois entreprendre la vengeance de Codadad, & puisque vous êtes assez obligé & assez généreux pour vouloir m'accompagner, je suis prête à partir. Elle n'eut pas si-tôt pris cette résolution, que le chirurgien fit préparer deux chameaux sur lesquels la princesse & lui se mirent en chemin, & se rendirent à la ville de Harran.

Ils allèrent descendre au premier Caravanserail qu'ils rencontrèrent. Ils demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. Elle est, leur dit-il, dans une assez grande inquiétude. Le Roi a voit un fils, qui, comme un inconnu a demeuré près de lui fort longtemps, & l'on ne fait ce qu'est devenu ce jeune prince. Une femme du Roi, nommée Pirouzé, en est la mère. Elle en a fait faire mille perquisitions, qui ont été inutiles. Tout le monde est tou-

ché de la perte de ce prince, car il avoit beaucoup de mérite. Le Roi a quarante-neuf autres fils tous sortis de mères différentes; mais il n'y en a pas un qui ait assez de vertu pour consoler le Roi de la mort de Codadad; je dis de sa mort, parce qu'il n'est pas possible qu'il vive encore, puis qu'on ne l'a pû trouver malgré toutes les recherches qu'on en a faites.

Sur le rapport de l'hôte, le chirurgien jugea que la princesse de Deryabar n'avoit point d'autre parti à prendre que d'aller se présenter à Pirouzé; mais cette démarche n'étoit pas sans péril, & demandoit beaucoup de précautions. Il étoit à craindre que si les fils du Roi de Harran aprenoient l'arrivée & le dessein de leur belle-sœur, ils ne la firent enlever, avant qu'elle pût parler à la mère de Codadad. Le chirurgien fit toutes ces réflexions, & se représenta

sentà ce qu'il risquoit lui-même. C'est pourquoi voulant se conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la princesse de demeurer au Caravanserail, pendant qu'il iroit au palais reconnoître les chemins par où il pourroit sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville, & marchoit vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour, lorsqu'il aperçût une dame montée sur une mule richement enharnachée; elle étoit suivie de plusieurs demoiselles aussi montées sur des mules, & d'un très grand nombre de gardes & d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeoit en haye pour la voir passer & la saluoit en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même manière, & demanda ensuite à un Calender qui

244 *Les mille Et une Nuit*,
se trouva près de lui, si cette dame étoit une femme du roi? Oui, frère, lui dit le Calender, c'est une de ses femmes, & celle qui est la plus honorée & la plus chérie du peuple, parce qu'elle est mère du prince Codadad dont vous devez avoir ouï parler.

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage. Il suivit Pirouzé jusqu'à une Mosquée où elle entra pour distribuer des aumônes & assister aux prières publiques que le Roi avoit ordonnées pour demander à Dieu le retour de Codadad. Le peuple qui s'intéressoit extrêmement à la destinée de ce jeune prince, courut en foule joindre ses vœux aux prières des prêtres, de sorte que la Mosquée étoit remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse & s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prières & lorsque cette princesse
sor-

fortit, il aborda un des esclaves & lui dit à l'oreille : frère, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé; ne pourois-je point, par votre moyen, être introduit dans son appartement? Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Codadad, j'ose vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez; mais si ce secret ne le regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse; car elle n'est occupée que de son fils, & elle ne veut point entendre parler d'autre chose. Ce n'est que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. Cela étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais, & vous lui parlerez bien-tôt.

Efectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un

homme inconnu avoit quelque chose d'important à lui communiquer, & que le prince Codadad y étoit intéressé. Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'esclave le fit aussitôt entrer dans le cabinet de la princesse qui écarta toutes les femmes à la réserve de deux pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle aperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avoit à lui annoncer. Madame, lui répondit le chirurgien après s'être prosterné la face contre terre, j'ai une longue histoire à vous raconter, & des choses sans doute qui vous surprendront. Alors il lui fit un détail de tout ce qui s'étoit passé entre Codadad & ses frères, ce qu'elle écouta avec une attention avide ; mais quand il

vint

vint à parler de l'assassinat, cette tendre mère, comme si elle se fût sentie fraper des mêmes coups que son fils, tomba évanouie sur un Sofa. Ses deux femmes la secoururent promptement, & lui firent reprendre ses esprits. Le chirurgien continua son récit, & lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit: allez retrouver la princesse de Deryabar, & assurez-la de ma part, que le Roi la reconnoîtra bien tôt pour sa belle-fille, & à votre égard, soyez persuadé que vos services seront bien récompensés.

Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé demeura sur le Sofa dans l'acablement qu'on peut s'imaginer; & s'attendrissant au souvenir de Codadad: ô! mon fils disoit-elle, me voila donc pour jamais privée de ta vûe. Lorsque je te laissai partir de Samarie pour venir dans cette cour, & que je

248 *Les mille & une Nuit*,
reçus tes adieux : Hélas ! Je ne
croyois pas qu'une mort funeste
t'attendît loin de moi. O ! mal-
heureux Codadad , pourquoi m'
as-tu quittée ? Tu n'aurois pas à la
vérité aquis tant de gloire , mais
tu vivrois encore , & tu ne coûte-
rois pas tant de pleurs à ta mère.
En disant ces paroles elle pleu-
roit amèrement , & ses deux con-
fidentes touchées de sa douleur
méloient leurs larmes avec les si-
ennes.

Pendant qu'elles s'affigeoient
comme à l'envi toutes trois , le
Roi entra dans le cabinet , & les
voyant en cet état , il demanda à
Pirouzé, si elle avoit reçu de trif-
tes nouvelles de Codadad ? Ah !
Seigneur , lui dit-elle , c'en est
fait , mon fils a perdu la vie , &
pour comble d'affiction , je ne
puis lui rendre les honneurs de la
sepulture ; car selon toutes les a-
parences , des bêtes sauvages l'
ont

ont dévoré. En même tems elle raconta tout ce que le chirurgien lui avoit appris, & elle ne manqua pas de s'étendre sur la manière cruelle dont Codadad avoit été assassiné par ses frères.

Le Roi ne donna pas le tems à Pirouzé d'achever son recit, il se sent enflammer de colère, & cédant à son transport : Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes & qui causent à leur père une douleur mortelle vont éprouver un juste châtiment. En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience où étoient tous ses courtisans & ceux d'entre le peuple qui avoient quelque prière à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paroître d'un air furieux. Ils jugent qu'il est en colère contre son peuple. Leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur son trône.

ne, & faïlant aprocher son grand Visir: Hasan, lui dit-il, j'ai un ordre à te donner: va tout à l'heure prendre mille soldats de ma garde, & arrête tous les princes mes fils, enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins, & que cela soit fait dans un moment. A cet ordre extraordinaire, tous ceux qui étoient présents frémirent, & le grand Visir, sans répondre un seul mot, mit la main sur sa tête pour montrer qu'il étoit prêt d'obéir, & sortit de la salle pour aller s'aquiter d'un emploi dont il étoit fort surpris. Cependant, le Roi renvoya les personnes qui venoient lui demander audience, & déclara que d'un mois il ne vouloit entendre parler d'aucune affaire. Il étoit encore dans la salle quand le Visir revint. Hé bien Visir, lui dit ce prince, tous mes fils sont ils dans la tour? Oui Sire, répondit le ministre,

nistre, vous êtes obéi. Ce n'est pas tout, reprit le Roi, j'ai encore un autre ordre à te donner. En disant cela, il sortit de la salle d'audience, & retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le Visir qui le suivoit : il demanda à cette princesse où étoit logée la veuve de Codadad ? Les femmes de Pirouzé le dirent, car le chirurgien ne l'avoit pas oublié dans son recit. Alors le Roi se tournant vers son ministre : Va, lui dit-il, dans ce Caravanferail & amène ici une jeune princesse qui y loge ; mais traite-la avec tout le respect dû à une personne de son rang.

Le Visir ne fut pas long-tems à faire ce qu'on lui ordonnoit. Il monta à cheval avec tous les Emirs & les autres courtisans, & se rendit au Caravanferail où étoit la princesse de Deryabar à laquelle il exposa son ordre, & lui présenta de la part du Roi une belle

mule blanche qui avoit une selle & une bride d'or parfemée de rubis & d'émeraudes. Elle monta dessus, & au milieu de tous ces Seigneurs, elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnoit aussi monté sur un beau cheval tartare que le Visir lui avoit fait donner. Tout le peuple étoit aux fenêtres, ou dans les rues pour voir passer une si magnifique cavalcade, & comme on répondit que cette princesse que l'on conduisoit si pompeusement à la cour étoit femme de Coddad, ce ne fut qu'aclamations; l'air retentit de mille cris de joye, qui se seroient sans doute tournés en gémissemens si l'on avoit sù la fatale aventure de ce jeune prince, tant il étoit aimé de tout le monde.

La princesse de Deryabar trouva le Roi qui l'atendoit à la porte du palais pour la recevoir. Il la prit

prit par la main & la conduisit à l'appartement de Pirouzé, où il se passa une scène fort touchante. La femme de Codadad sentit renouveler son affliction à la vue du père & de la mère de son mari; comme le père & la mère ne purent voir l'épouse de leur fils sans être fort agités. Elle se jeta aux pieds du Roi, & après les avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'étoit pas dans un état moins déplorable; elle paroissoit pénétrée de ses déplaisirs, & le Roi frappé de ces objets touchans, s'abandonna à sa propre foiblesse. Ces trois personnes confondant leurs soupirs & leurs pleurs, gardèrent quelque tems un silence aussi tendre que pitoyable. Enfin, la princesse de Deryabar étant revenue de son acablement, raconta l'aventure du château & le

malheur de Codadad. Ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. Oui, Madame, lui dit le Roi, ces ingrats périront, mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin que le supplice de ses frères ne révolte point mes sujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs. A ces mots, il s'adressa à son Visir & lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine au milieu de laquelle la ville de Harran est bâtie, & cependant il donna dans son palais un très bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut pour sa belle-fille.

Hafan fit travailler avec tant de diligence & employa tant d'ouvriers qu'en peu de jours le dôme s'acheva. On bâtit dessous un tombeau sur lequel étoit une figure
qui

qui représentoit Codadad. Aussi-tôt que l'ouvrage fut achevé. Le Roi ordonna des prières & marqua un jour pour les obsèques de son fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la ville se répandirent dans la plaine pour voir la cérémonie qui se fit de cette manière: le Roi, suivi de son Visir & des principaux Seigneurs de sa cour, marcha vers le dôme, & quand il y fut arrivé, il entra & s'assit avec eux sur des tapis de pied, de latin noir à fleurs d'or. Ensuite une grosse troupe de gardes à cheval, la tête baissée & les yeux à demi fermés, s'aprocha du dôme; ils en firent le tour deux fois gardant un profond silence; mais à la troisième, ils s'arrêtèrent devant la porte, & dirent tous l'un après l'autre, ces paroles à haute voix: *O prince, fils du Roi, si nous pouvions apporter quelque soulagement à ton mal*
par

256 *Les mille & une Nuit,*
par le trenchant de nos cimenterres &
par la valeur humaine, nous te ferions
revoir la lumière; mais le Roi des
Rois a commandé & l'Ange de la
mort a obéi. A ces mots, ils se reti-
rèrent pour faire place à cent vi-
eillardes qui étoient tous montés
sur des mules noires & qui porto-
ient de longues barbes blanches.
C'étoient des solitaires, qui pen-
dant le cours de leur vie se teno-
ient cachés dans des grottes. Ils
ne se montroient jamais aux yeux
des hommes que pour assister aux
obseques des Rois de Harran &
des princes de sa maison. Ces vé-
nérables personnes portoient sur
leurs têtes chacun un gros livre
qu'ils tenoient d'une main. Ils fi-
rent trois fois le tour du dôme
sans rien dire; ensuite s'étant arrê-
tés à la porte, l'un d'entr'eux pro-
nonça ces mots: O! prince, que pou-
vons nous faire pour toi, si par la pri-
ère, ou par la science, on pouvoit te
ren-

rendre la vie, nous froterions nos barbes blanches à tes pieds & nous reciterions des oraisons; mais le Roi de l'univers t'a enlevé pour jamais.

Ces vieillards après avoir ainsi parlé s'éloignèrent du dôme; aussi-tôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approchèrent. Elles montoient chacune un petit cheval blanc; elles étoient sans voiles & portoient des corbeilles d'or pleines de toutes sortes de pierres précieuses. Elles tournèrent aussi trois fois autour du dôme, & s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, & dit: *O! prince, autrefois si beau, quel secours peux-tu attendre de nous! Si nous pouvions te ranimer par nos attraits, nous nous rendrions tes esclaves, mais tu n'es plus sensible à la beauté, & tu n'as plus besoin de nous.*

Les jeunes filles s'étant retirées, le Roi & les courtisans se levèrent

rent & firent trois fois le tour de la représentation. Puis le Roi prenant la parole, dit : O ! mon cher fils, lumière de mes yeux, je t'ai donc perdu pour toujours. Il accompagna ces mots de soupirs & arrosa le tombeau de ses larmes. Ses courtisans pleurèrent à son exemple. Ensuite on ferma la porte du dôme & tout le monde retourna dans la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les Mosquées, & on les continua huit jours de suite ; le neuvième, le Roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple indigné du traitement qu'ils avoient fait à Codadad, sembloit attendre impatiemment leurs supplices. On commença à dresser des échafauts ; mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre tems, parce que tout à coup on aprit que les princes voisins qui avoient déjà fait la guerre

re au Roi de Harran, s'avançoient avec des troupes plus nombreuses que la première fois, & qu'ils n'étoient pas même fort éloignés de la ville. Il y avoit déjà long-tems qu'on savoit qu'ils se préparoient à faire la guerre; mais on ne s'étoit point allarmé de leurs préparatifs. Cette nouvelle causa une consternation générale, & fournit une occasion de regretter de nouveau Codadad, parce que ce prince s'étoit signalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. Ah! disoient-ils, si le généreux Codadad vivoit encore, nous nous mettrions peu en peine de ces princes qui viennent nous surprendre. Cependant, le Roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, leva du monde à la hâte, forma une armée assez considérable; & trop courageux pour attendre dans ses murs que ses ennemis l'y viennent chercher, il sort,

fort, & marche au devant d'eux. Les ennemis de leur côté ayant appris par leurs coureurs que le Roi de Harran s'avançoit pour les combattre, s'arrêtent dans une plaine & mettent leur armée en bataille.

Le Roi ne les eut pas plutôt aperçûs qu'il rangea aussi & disposa les troupes au combat. Il fait sonner la charge & attaque avec une extrême vigueur: On lui résiste de même. Il se répand de part & d'autre beaucoup de sang, & la victoire demeure long-tems incertaine. Mais enfin, elle alloit se déclarer pour les ennemis du Roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre alloient l'envelopper, lorsqu'on vit paroître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'aprocha des combattans en bon ordre. La vûe de ces nouveaux soldats étonna les deux partis qui ne savoient ce qu'ils en de-

devoient penser, mais ils ne demeurèrent pas long-tems dans l'incertitude. Ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du Roi de Harran, & les chargèrent avec tant de furie, qu'ils les mirent d'abord en desordre & bien-tôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas là, ils les poursuivirent vivement & les taillèrent en pièces presque tous.

Le Roi de Harran qui avoit observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'étoit passé, avoit admiré l'audace de ces cavaliers dont le secours inopiné venoit de déterminer la victoire en sa faveur. Il avoit sur tout été charmé de leur chef qu'il avoit vû combattre avec une valeur extrême. Il souhaitoit de savoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir & de le remercier, il cherche à le joindre, il l'aperçoit qui s'avance pour le pré-
ve-

venir. Ces deux princes s'approchent & le Roi de Harran reconnoissant Codadad dans ce brave guerrier qui venoit de le secourir, ou plutôt de battre ses ennemis, il demeura immobile de surprise & de joye. Seigneur, lui dit Codadad, vous avez sujet sans doute d'être étonné de voir paroître tout à coup devant vôtre Majesté un homme que vous croyiez peut-être sans vie. Je le ferois, si le ciel ne m'avoit pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. Ah! mon fils, s'écria le Roi, est il bien possible que vous me soyez rendu! Hélas! Je désespérois de vous revoir, en disant cela, il tendit les bras au jeune prince, qui se livra à un embrassement si doux.

Je sai tout, mon fils, reprit le Roi après l'avoir tenu long-tems embrassé. Je sai de quel prix vos frères ont payé le service que
vous

vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre; mais vous serez vengé dès demain. Cependant allons au palais. Votre mère à qui vous avez bien coûté des pleurs m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis. Quelle joye nous lui causerons en lui aprenant que ma victoire est votre ouvrage. Seigneur, dit Codadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pû être instruit de l'avanture du château? quelque'un de mes frères poussés par les remords vous l'auroit-il avouée. Non répondit le Roi, c'est la princesse de Deryabar qui nous a informée de toutes choses; car elle est dans mon palais, & elle n'y est venue que pour me demander justice du crime de vos frères. Codadad fut transporté de joye en aprenant que la princesse sa femme étoit à la cour. Allons,
Sci-

Seigneur, s'écria-t-il avec transport, allons trouver ma mère qui nous attend. Je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes, aussi-bien que celles de la princesse de Deryabar.

Le Roi reprit aussi-tôt le chemin de la ville avec son armée qu'il congédia. Il rentra victorieux dans son palais, aux acclamations du peuple qui le suivoit en foule, en priant le ciel de prolonger ses années, & en portant jusqu'au ciel le nom de Codadad. Ces deux princesses trouvèrent Pirouzé & sa belle-fille, qui atendoient le Roi pour le féliciter. Mais on ne peut exprimer tous les transports de joye dont elles furent agitées, lors qu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnoit. Ce furent des embrassemens mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avoient déjà répandues pour lui. Après que ces quatre personnes

nes

nes eurent cédez à tous les mouvemens que le sang & l'amour leur inspiroient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il étoit encore vivant.

Il répondit qu'un païsan monté sur une mule, étant entré par hazard dans la tente où il étoit évanoui, le voyant seul & percé de coups, l'avoit attaché sur sa mule, & conduit à sa maison. Et que là il avoit appliqué sur ses blessures certaines herbes machées qui l'avoient rétabli en peu de jours. Lorsque je me sentis guéri, ajoutât-il, je remerciai le païsan, & lui donnai tous les diamans que j'avois. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran; mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avoient assemblé des troupes, & venoient fondre sur les sujets du Roi, je me fis connoître dans les villages, & j'excitai le zèle de ses peuples à prendre sa

défense. J'armai un grand nombre de jeunes gens, & me mettant à leur tête, je suis arrivé dans le tems que les deux armées étoient aux mains.

Quand il eut achevé de parler, le Roi dit: rendons grâces à Dieu de ce qu'il a conservé Codadad. Mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer périssent aujourd'hui. Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats, tout méchans qu'ils sont, songez qu'ils sont formés de votre sang. Ce sont mes frères. Je leur pardonne leur crime, & je vous demande grâce pour eux. Ces nobles sentimens arrachèrent des larmes au Roi, qui fit assembler le peuple, & déclara Codadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fit venir les princes prisonniers qui étoient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes, & les embrassa tous les
uns

uns après les autres, d'aussi bon cœur qu'il avoit fait dans la cour du château du nègre. Le peuple fut charmé du naturel de Coddad, & lui donna mille applaudissemens. Ensuite on combla de biens le chirurgien pour reconnoître les services qu'il avoit rendus à la princesse de Deryabar.

Fin du Huitième Tome.

